U d'/ of Ottawa
39003004081021

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
Ottawa
BIBLIOTHECA
LIBRARY
Ottaviensis

ŒUVRES

DE

André Rivoire

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE

10 exemplaires sur papier de Hollande.

10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

Ch. Thévenin

ŒUVRES

DE

André Rivoire

POÈMES D'AMOUR

Le Songe de l'Amour — Le Chemin de l'Oubli

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

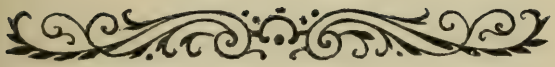
—

M DCCCCIX

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas Ottawa
BIBLIOTHECA LIBRARY ANNEX
Ottaviensis

PQ
2635
.I92P6
1909

LE SONGE DE L'AMOUR



A GEORGES DE PORTO-RICHE

Mon cher ami,

Je vous avais promis ce livre de vers presque avant qu'il fût commencé. Vous l'avez vu se préciser peu à peu, et vous avez lu au jour le jour la plus grande part de ces poèmes. Vous les retrouverez sans surprise. Je souhaite qu'ils vous plaisent toujours. Ils étaient à vous : je vous les offre, avec toute mon affectueuse admiration.

A. R.

Paysage

Reste ainsi près de moi, sur les vers que j'écris
Penchant ta grâce fine et ton frêle visage :
J'évoque dans tes yeux l'âme d'un paysage
Qui dort frileusement sous un pan de ciel gris.

C'est peut-être en Islande et peut-être en Norvège,
En un pays du Nord que je sens très lointain ;
Le paysage a froid dans un jour presque éteint,
Et les choses ont l'air d'attendre de la neige.

Nous sommes là tous deux, vagues. Nous nous aimons.
Je ne sais rien de plus, je ne puis rien te dire,
Sinon que j'entrevois un peu de ton sourire,
Et qu'une brume, au loin, tremble au contour des monts ;

Et que c'est un décor de teinte monotone
Qui s'harmonise avec tes yeux irrésolus,
Et qui n'est pas encore, et qui pourtant n'est plus,
Ni tout à fait l'hiver, ni tout à fait l'automne.

L'heure même, indécise autant que la saison,
Ou n'est pas encor claire, ou n'est pas encor sombre ;
Il peut sortir du jour, il peut sortir de l'ombre
Du crépuscule lent qui traîne à l'horizon.

D'où vient que nous avons au cœur la nostalgie
D'un lever de soleil ou d'étoiles ? Hélas !
Quel vain désir nous presse, et sommes-nous donc las
De la pénombre où notre amour se réfugie ?

Hors de nous, comme en nous, n'avions-nous pas rêvé
Cette exquise douceur des molles demi-teintes,
Cette cendre qui tombe à nos âmes éteintes,
Ce calme, après l'effort, du cœur qui s'est trouvé ?

Regarde, la bonté des choses nous accueille,
Et, comme nous, dolente en ce pâle décor,
La sensibilité d'un lac frissonne encor
Le long des bois flétris qui meurent feuille à feuille.

Un peu de vent tressaille aux pentes du coteau.
Il fait froid. Dans le gris du ciel qui s'y reflète,
Ainsi qu'un arbre mort qui mire son squelette,
Veux-tu que nous penchions notre amour sur cette eau ?

Fleurs

Il traîne autour de nous des livres et des fleurs;
Ton caprice éparpille au bord des étagères
Avec un soin discret les grâces passagères
Et la fragilité vivante des couleurs.

Qu'importe si les fleurs sont trop vite pâlies!
J'aime la mort dolente et douce des parfums :
Dans l'ombre, aussi, notre âme aux pétales défunts
Effeuille le bouquet de ses mélancolies.

Je sais qu'avec le jour elles vont refleurir :
L'eau fraîche du matin dont ta main les abreuve
D'une rose d'hier fait une rose neuve,
Et notre âme fanée est prête à se rouvrir.

Nous cacherons ensemble aux pages d'un vieux livre
Les pauvres fleurs qui seront mortes sans espoir,
Pour qu'en les retrouvant peut-être, quelque soir,
Pensivement, je te regarde leur survivre.

Quiétude

Notre bonheur est fait de choses dédaignées :
Le coin du feu, la lampe intime sur nos fronts...
Nous avons endormi le mal dont nous souffrons
Dans la langueur de nos tristesses résignées.

Nous vivons doucement des jours silencieux
Et nous sommes heureux de leur monotonie ;
Tous nos rêves sont morts d'une lente agonie,
Sans émouvoir la transparence de tes yeux.

Par peur d'effaroucher ma tendresse un peu rude,
Dans le bien-être et le silence familier,
Tes bras mystérieux ne sont pas un collier,
Et notre vie à deux reste une solitude.

Les soirs graves où j'ai besoin de t'ignorer
Ta présence discrète humblement s'indécise;
Mais tu sais deviner la minute précise
Où mes yeux en détresse allaient te désirer.

Mon âme est sans regret comme elle est sans envie,
Et mon orgueil s'incline au joug inaperçu :
Si tu m'as enchaîné, tu ne m'as pas déçu
En me faisant passer du rêve dans la vie.

Avec tes doigts de sœur, fins et minutieux,
Ta tendresse paisible est ma seule gardienne;
Et je t'aime pour la douceur quotidienne
De ton baiser, de ton sourire et de tes yeux.

Plus tard

Parfois, je t'imagine avec des cheveux blancs,
Avec un petit corps vieilli qui se dérobe,
Et qui s'indique à peine aux plis que fait la robe;
Ta main sur moi se pose en gestes indolents.

Mais ton visage ancien transparaît sous tes rides;
Tes yeux ont survécu, limpides et fleuris.
Tu ne regrettes rien, puisque tu me souris
Sous ton petit bonnet de tulle à larges brides.

Nous aimons respirer de lointaines odeurs;
Le temps nous a guéris du désir et des fièvres.
Toute parole est pure en passant par tes lèvres;
Même nos souvenirs ont d'exquises pudeurs.

Le monde autour de nous s'apaise et s'atténue;
Les couleurs et les bruits, tout se voile et s'éteint.
Chaque jour, notre corps nous semble plus lointain.
Je te vois telle enfin que je t'ai méconnue.

Comme nous étions fous! Que de baisers perdus!
Nos âmes d'autrefois étaient deux étrangères
Et ne cherchaient dans les étreintes passagères
Qu'un égoïste espoir de frissons éperdus.

Dans le fauteuil où la vieillesse nous enchaîne,
Purs et libres de tout ce qui nous séparait,
Le meilleur de notre âme à présent s'apparaît,
Et nous nous comprenons devant la mort prochaine.

La Neige au loin

C'EST l'hiver : mais la chambre est tiède autour de nou
Je regarde mourir un pâle chrysanthème.
Je suis triste. Je me demande si je t'aime.
Ma main, dans l'ombre, hésite au bord de tes genoux.

Je songe que la nuit, doucement, est venue ;
Pourtant le jour encor semble s'y prolonger,
Comme se survivant en un reflet léger
De lointaines blancheurs où l'ombre s'atténue.

Le ciel, depuis hier, s'émiette en flocons lents.
J'ai ce vague besoin qu'à mon front tu te penches :
Afin qu'il me soit doux comme la neige aux branches,
Pose ton baiser frêle à mes yeux nonchalants.

Profitons bien des soirs intimes de décembre.
Mon désir est trop las pour se mettre en chemin;
Ma main sur tes genoux n'espère que ta main,
Et mes rêves frileux ne quittent plus la chambre.

Réveil

Tu dors. Je te regarde. Aux plis de l'oreiller
Ta figure d'enfant s'est toute rajeunie.
J'ai baisé lentement ta paupière brunie,
Et ma main te caresse avant de t'éveiller.

Tu ne reconnais pas la chambre ni moi-même;
Ta pensée et tes yeux s'entr'ouvrent à regret;
Toute lointaine encor de ton rêve secret,
Surprise, tu prends peur d'entendre que je t'aime.

Tout recommence un peu du passé puéril,
Tes effarements d'âme et tes pudeurs charnelles;
On dirait que la vie hésite en tes prunelles
Et qu'elle a mis en toi le trouble d'un péril.

Tu sens confusément se presser à tes lèvres
Des noms chers autrefois qui ne te sont plus rien,
Et tressaillir au fond de ton cœur ancien
Des souvenirs épars de doutes et de fièvres.

Puis tu t'allonges toute en un frissonnement,
Et ton corps s'alanguit dans un vague bien-être;
Sur tes yeux éblouis du jour qui les pénètre
Tes cils voluptueux palpitent doucement.

Et tu souris, et c'est une minute exquise :
Notre amour se ranime en ton cœur incertain,
Si jeune, si nouveau dans l'éclat du matin
Que j'ai l'illusion de t'avoir reconquise.

Auprès de toi

Je t'aime d'être douce et triste, et d'avoir mis
Dans notre intimité discrète
L'illusion du rêve et du bonheur permis,
D'avoir été la sœur qu'à vingt ans on regrette.

Je t'aime d'être bonne et simple en tes bienfaits,
Et de mêler aux moindres choses,
A tout ce que je pense, à tout ce que je fais,
Un parfum de jeunesse et d'invisibles roses.

La nuit d'inquiétude où s'égaraient mes pas
Autour de la maison perdue
Était pleine de gens qui ne répondaient pas :
Les mains que j'espérais fuyaient ma main tendue.

Et je cherchais ma route aux sentiers des forêts,
La grande route de mon âme :
Je me suis ignoré tant que je t'ignorais,
O toi qui fus l'étoile avant d'être la flamme!

Je ne m'écarte plus du foyer qui m'a lui,
De la tendresse qui m'effleure;
Je suis comme l'enfant qui cherche autour de lui
Sur le bord du chemin l'ombre de la demeure.

Va, la chanson des fous qui monte du pavé,
Mon regret ne l'a point suivie!
Et c'est pourquoi je t'aime, ô toi qui m'as sauvé
D'éparpiller mon rêve et de perdre ma vie.

Retour le Soir

Je t'apporte à guérir mon cœur blessé du jour;
Et mes yeux, fatigués des hommes et des choses,
Avant de s'endormir sous les paupières closes,
Ont besoin de douceur, de pénombre et d'amour.

Fais que j'oublie un peu toutes mes lassitudes;
Pose à mon front tes doigts légers; console-moi
D'avoir pu tout un jour vivre si loin de toi;
Fais que j'oublie un peu toutes les servitudes.

Raconte-moi, tout bas, ton âme d'aujourd'hui,
Pour que mon pauvre amour doucement s'en pénètre,
Ta tristesse accoudée au bord de la fenêtre,
Et ce que tu souffrais de silence et d'ennui.

Oh! parle! — Et pour demain tu trouveras encore
Dans l'immense pitié dont mes regards sont pleins
La force de m'aimer autant que je te plains,
La douceur de me plaindre autant que je t'adore.

Notre exil ennoblit ta pensive beauté.
Va, ne regrette pas ta vie ingrate et sombre,
Toi qui pouvais sourire, et qui subis dans l'ombre
L'amour, comme un devoir librement accepté!

Tout bas

Ne parlons plus d'amour, mais parlons-nous tout bas
Dans le soir parfumé des roses que tu portes.
Nous irons lentement parmi les feuilles mortes
Qu'un vent mystérieux fait lever sous nos pas.

Le front sur mon épaule, endors la vigilance
De ton âme jalouse et de ton corps fiévreux.
Prends ton visage triste, à peine douloureux,
Ton sourire immobile où rêve du silence.

L'amour s'apaise en nous sous le ciel plus léger.
Voici l'heure d'oubli. Je regarde et j'écoute
Le bruit d'un pas lointain s'en aller sur la route,
L'ombre des grands bois sourds jusqu'à nous s'allonger.

Tu sais trop que je t'aime. A quoi bon te le dire?
Pensons bien l'un à l'autre ainsi qu'à deux absents.
Il faut me pardonner mes rêves impuissants :
Ma jeunesse n'a pas la force de sourire.

Laissons tous deux, vois-tu, nos âmes se pleurer,
Dans le frisson craintif dont le soir nous pénètre,
Songeant qu'il est plus doux et qu'il est bon peut-être
De marcher côte à côte et de nous ignorer.

Après

Tes yeux tristes et doux qui m'ont tant pardonné,
Je ne les verrai plus se pencher sur ma vie.
Ta lèvre a délaissé ma lèvre inassouvie,
Et ton cœur s'est repris comme il s'était donné.

Tu m'as dit : « A quoi bon ? » si lointaine et si tendre
Que ma main, sans révolte, a quitté tes genoux.
J'ai longtemps regardé la chambre : autour de nous,
Le silence était grave et semblait nous entendre.

Les meubles familiers, comme d'anciens amis,
Tristement se cachaient de nous dans les coins d'ombre ;
Par delà les rideaux je sentais la nuit sombre ;
Pour le repas du soir le couvert était mis.

Sur la table attendaient des pages commencées,
Humble et fragile espoir de rêves en chemin...
Je ne me souviens pas de t'avoir pris la main.
J'ai quitté tout cela, sans pleurs et sans pensées.

Je n'espère plus rien. Je vais morne, et j'attends,
Découragé d'amour, vaincu de lassitude.
Au long des jours déçus traînant ma solitude,
Je sens bien qu'en mon cœur tu vas mourir longtemps.

Fin de Jour

Nous avons rapproché nos mains indifférentes
Dans une fin de jour de l'arrière-saison.
Le suprême parfum des verdures mourantes
Par la fenêtre ouverte entrait dans la maison.

Ses yeux et son sourire accueillaient ma venue,
Et je me caressais de ses gestes amis.
Pâle encore d'avoir effleuré sa main nue,
Je lui vouai tout bas mon cœur tendre et soumis.

Des vols d'oiseaux fuyaient au ciel gris de novembre,
Et le passé fuyait en moi... Comme des fleurs,
L'automne avait fané les miroirs de la chambre,
Où s'effaçaient au loin les choses sans couleurs.

Elle était devant moi dans sa robe légère
En qui tout l'été bleu semblait survivre encor.
Et la nuit vint, troublante ainsi qu'une étrangère,
Autour de nous, furtive, éteindre le décor.

La maison se taisait, grave et comme lointaine,
Des arbres désolés s'effeuillaient dans la cour,
Et nos tremblantes voix se répondaient à peine...
Car nous étions tous deux tristes d'un autre amour.

Portrait

Bien que très jeune, elle a cette grâce d'automne
De celles dont le cœur ne doit plus refleurir,
Mais elle garde aux yeux ce regard qui s'étonne,
Ce long regard blessé qui ne veut pas guérir,

Regard des tout petits enfants que l'on oublie,
Et qui sont délaissés avant d'être orphelins.
Ses yeux d'aube ont aussi la nuance pâlie
Et le charme lassé de fleurs à leurs déclins.

Sa voix grave et meurtrie, et pourtant ingénue,
A comme une pudeur des mots qu'elle fait siens;
Fugitive, sa joie hésite et s'atténue,
Toute mouillée encor de regrets anciens.

Quand elle vous sourit, tout son visage triste
S'emplit d'une clarté si douce qu'on dirait
Un de ces pâles ciels nocturnes où persiste
Un peu du jour dont l'azur calme y transparaît.

Tout un bonheur manqué meurt lentement en elle;
Mais, résignée avec les premiers cheveux blancs,
Elle a comme un besoin de rester maternelle;
Les gestes qu'elle fait sont doux et consolants.

Avant de la connaître, on l'aime : on la devine,
Tant son cœur tremble aux moindres choses qu'elle dit.
Tout ce qu'on en pressent la fait un peu divine,
Et l'on n'y met de soi que ce qui la grandit.

Pure des vains espoirs dont nous nous caressâmes,
Elle rassemble en nous les bonheurs dispersés;
Elle sait, pour entrer jusqu'au fond de nos âmes,
S'y rouvrir des chemins qu'on croyait effacés.

Elle a l'air d'ignorer ce qu'on devait lui taire;
Elle écoute, immobile, et rêve, et s'interrompt
Pour relever parfois d'un geste involontaire
Sa chevelure claire et lourde sur son front.

Elle aime à s'entourer de pénombre incertaine :
Visible à peine, elle sourit pensivement;
On l'y sent à la fois très proche et si lointaine
Que le désir s'efface et meurt d'éloignement.

Rêves

Je veux tout ignorer de sa vie étrangère;
J'ai rêvé d'un coin sombre où je viendrais m'asseoir,
Sans surprises, à la même heure, chaque soir,
Dans la chambre qu'emplit sa présence légère.

Je saurais qu'elle est là, très douce, et qu'elle attend,
Toute songeuse encor d'une oisive journée,
Blottie en sa douleur que j'ai seul devinée,
Qui lentement la tue et qu'elle aime pourtant.

Et j'aurais malgré moi comme une inquiétude
De la mélancolie éparse autour de nous;
Je me sentirais triste, et presque un peu jaloux
De sa quotidienne et morne servitude.

Je verrais bien qu'elle a pleuré depuis hier;
Ses yeux me sembleraient plus las que de coutume;
Je croirais découvrir toujours plus d'amertume
Aux plis de son visage inconsolable et fier.

Mais je lui cacherais tout ce que j'y soupçonne,
Timide, et sachant trop pour l'en vouloir meurtrir
Que la pitié des mots blesse au lieu de guérir,
Et comprenant que sa douleur n'est à personne.

J'aurais, même entre nous, peur de l'humilier,
Si j'osais trop la plaindre et m'attendrir sur elle;
Afin de rassurer sa confiance frêle
Je serais doucement et gaîment familier.

J'aurais l'air de croire au bonheur pour qu'elle y croie;
Nous resterions ainsi longtemps, le cœur distrait;
Parfois même en nos yeux quelque chose ferait
Passer l'émotion furtive d'une joie.

Et nous nous quitterions, paisibles, dès qu'au ciel
La nuit s'annoncerait prochaine, craignant l'heure
Où le mot qu'on eût dit si tendrement effleure,
Que même le silence est confidentiel.

Douceur d'aimer

Vous m'avez fait une âme attendrie et légère
Qui de nouveau s'entr'ouvre au lieu de se fermer,
Une âme rajeunie en qui tout s'exagère,
L'étonnement de vivre et la douceur d'aimer.

Frissonnante et crédule aux bonheurs qu'elle apporte,
Avec sa candeur fière et son ancien émoi,
Quand je me résignais déjà, la croyant morte,
C'est mon âme d'enfant qui ressuscite en moi.

Elle est comme une fleur surprise d'être éclose;
Tout la fait tressaillir d'espoirs irrésolus;
Elle tremble, elle hésite, et cependant elle ose
Des mots lointains et bons qu'elle ne savait plus.

Elle ose être elle enfin, sans peur qu'on la repousse,
Confiante en vos yeux rêveurs et presque aimants.
Elle vous appartient. Prenez en pitié douce
Le délice inquiet de ses enchantements.

Toute fiévreuse encor de douleurs mal éteintes,
Il faut lui pardonner ses doutes puérils,
Vous dire qu'elle est faible et fragile aux atteintes,
Craintive, — ayant souffert, — mais d'anciens périls.

Pour oublier sa peine avec sa défiance,
C'est assez qu'elle puisse être à vous, même en vain :
Il tient tant de bonheur dans l'insignifiance
D'un sourire ou d'un mot que l'espoir fait divin !

Et du moins si mon rêve à jamais reste vague,
Sachez qu'il était vôtre et que je vous le dois,
Pour que mon souvenir vous soit comme une bague
Qui luit parfois, le soir, furtive, entre vos doigts.

Confiance

Lui-même, il a pris soin de me dire souvent
Comme elle est douce et comme il lui fut décevant;
Il sait notre amitié prudente et fraternelle,
Et l'accepte, et l'approuve, et se confie en elle.

Bien qu'elle ait des pudeurs d'amante, elle n'est pas
Chercheuse de mystère ou guetteuse de pas;
Elle se plaît, sans en avoir l'inquiétude,
Au bien-être de l'ombre et de la solitude.

Il aime à nous surprendre aux lentes fins de jour,
L'accueillant d'un regard tranquille, et, sans détour,
Purs d'arrière-désir et d'arrière-pensée,
Continuant pour lui la phrase commencée.

Il nous devine tels que nous sommes, tous deux
Précocement guéris des rêves hasardeux,
Dès longtemps résignés quand nous nous rencontrâmes,
Tendres, mais pour toujours ayant donné nos âmes.

Il sent bien qu'entre nous, à toute heure, il est là,
Qu'une grande pitié seule nous rassembla,
Pitié de nous, pitié de lui, robuste et vraie,
Dont nos cœurs ont gardé le bon grain sans l'ivraie.

Et bien souvent lui-même, aux heures d'abandon,
Avec des repentirs honteux de leur pardon,
M'a fait le confident, parfois involontaire,
D'une faute de lui qu'elle avait su me taire.

Mains nues

Vous aviez retiré vos bagues une à une,
Avec des gestes ingénus;
Et vos doigts s'effilaient plus frêles d'être nus,
Comme libres enfin d'une chaîne importune.

Vous aviez ce regard immobile et profond
En qui les choses restent vagues;
Mes yeux tristes erraient de vos doigts à vos bagues,
L'ombre d'un grand feu clair vacillait au plafond.

Bien qu'ayant un secret désir d'être épargnée,
Docile aux suprêmes aveux,
Vous incliniez la tête au poids de vos cheveux,
Et je vous devinais craintive et résignée.

Je me suis rapproché dans l'ombre, lentement;
Vous étiez seule et sans défense;
Vous aviez cet air tendre et las que rien n'offense...
Je n'ai pas dit le mot qui m'eût fait votre amant.

Les anneaux d'or, épars, laissaient leur dure empreinte
A vos doigts qu'ils avaient meurtris.
Silencieusement, vous les avez repris...
Un peu d'amitié veille en nous. Soyez sans crainte.

Crépuscule

Puisque je suis bien sûr de ne l'aimer jamais,
Puisque ma vie est faite ailleurs, comme la sienne,
Hélas ! et que j'ai pris l'habitude ancienne
D'accepter mon destin comme si je l'aimais ;

Puisqu'un passé très tendre emplit mon cœur fidèle,
Et qu'en somme je suis encore presque heureux,
Pour contempler son cher visage douloureux,
Je m'accorde les soirs des jours vécus loin d'elle.

J'entre, et le crépuscule hésite au ciel tremblant ;
Elle brode pensive au coin de la fenêtre ;
Mais, dans l'ombre où mon pas la fait me reconnaître,
Elle me tend la main d'un geste calme et blanc.

Puis elle se détourne et sourit; je m'approche,
Je regarde le soir traîner en ses cheveux,
Et j'ai parfois des mots qui seraient des aveux
S'ils n'étaient dits sans trouble, accueillis sans reproche.

Nous causons quelquefois d'un livre qu'elle a lu,
D'un pays qui l'attire, ou d'une fleur qu'elle aime...
Et puis, j'en viens toujours à parler de moi-même,
De tout ce qui me manque, — et qu'il m'aurait fallu.

Je lui confie un peu mon âme faible et douce,
Et comme j'ai rêvé l'impossible bonheur
D'être aimé d'un amour fidèle et pardonneur,
D'un dévouement discret qui jamais ne repousse.

Elle ne me dit rien de sa journée : elle a
Comme une peur de tout ce qu'elle en pourrait dire;
Mais rien qu'à son regard et même à son sourire,
Je comprends, je devine et je sais tout cela.

Tandis qu'elle m'écoute en rêvant, tout émue
De me sentir si tendre et si découragé,
Je sais qu'en tisonnant les tristesses que j'ai,
C'est un peu sa douleur aussi que je remue.

Et, songeant qu'à tous deux notre sort est pareil,
Avant de la quitter, sur le seuil de la porte,
Je ne me souviens plus que je souffre, et j'emporte
Son tranquille sourire en moi, comme un conseil.

Profil perdu

J'aime qu'en un profil très doux
Son visage à peine s'évoque,
Dans le demi-jour équivoque
Dont la langueur pénètre en nous.

Le silence ému garde encore
Le charme inquiet de sa voix.
Je la regarde, et j'entrevois
Des choses d'elle que j'ignore.

Elle rêve. Son front baissé
Découvre un peu de nuque blanche.
Et son cou fragile se penche,
Indolemment, comme lassé.

Ses cheveux surtout, que rattache
Un peigne invisible, me font
Au cœur le mal doux et profond
Des grands amours dont on se cache.

Devine-t-elle mon émoi ?
Du moins elle n'est pas complice
Du désir profane où je glisse...
Ses yeux même sont loin de moi.

Seule, une ombre mystérieuse
Souligne en ses traits effacés
Un coin de lèvre que je sais
Mélancolique et sérieuse.

Plus tendre, en ce profil perdu
Son charme épars se réfugie.
Malgré moi, j'ai la nostalgie
D'un bonheur qui m'est défendu.

Ce n'est qu'une minute brève,
A peine un souffle passager
Qui fait en mon cœur voltiger
La cendre ancienne d'un rêve.

Je ne suis dupe qu'à moitié
De l'illusion qui me berce;
C'est comme une ombre qui traverse
Notre lumineuse amitié.

Sans espoir qu'elle m'appartienne,
Je ne crains pas d'être déçu :
Je ne l'aime qu'à son insu,
Quand plus lointaine elle est plus mienne.

Une Larme

L'AUTRE soir, une larme entre nous est tombée;
Nous étions pleins d'un grand effroi silencieux.
Qu'importe à qui de nous l'autre l'a dérobée?
Tous deux, nous la sentions monter lourde à nos yeux.

C'était un de ces soirs que l'amitié redoute,
Où l'on n'ose approcher des mères et des sœurs,
Où toute pureté tremble, frissonne et doute,
Tant leur charme profane a d'étranges douceurs.

Je sentais mon cœur fou battre avec violence.
Caché dans le coin sombre où je m'étais assis,
Je vous ai longuement regardée, en silence,
Lumineuse au milieu des meubles indécis.

Vous aviez ce regard lointain que je vous aime,
Cet air découragé qui m'a fait vous choisir;
Et je vous devinais triste ainsi que moi-même,
Pleine d'un trouble vain qui n'est pas le désir.

C'était l'heure incertaine et plus lente à l'automne
Où le soleil mourant se traîne au mur tiédi,
Avant d'éteindre enfin sa pâleur monotone,
Au soir d'un jour brumeux sans aube et sans midi.

Et tandis qu'aux rideaux légers de la fenêtre
Sa lueur attardée agonisait déjà,
La nuit proche faisait plus doux notre bien-être,
Si doux qu'un espoir vague en nos cœurs s'affligea.

Graves, nous nous taisions; votre main délaissée
Mélancoliquement rêvait sur vos genoux,
Frissonnante comme une main de fiancée...
L'autre soir, une larme est tombée entre nous.

En nos yeux inquiets l'ombre s'était accrue
Avec l'obscur danger de notre isolement;
Nous écoutions, sonore au pavé de la rue,
Renaître et fuir la vie, au loin, confusément,

Et tous deux, par instants, troublés des mêmes fièvres,
Nous prenions peur de l'ombre et nous avions besoin
De laisser malgré nous se crisper à nos lèvres
D'illusoires gaîtés d'où nos cœurs étaient loin...

Cette larme furtive entre nous suspendue,
Quel deuil mystérieux vous fit donc la pleurer,
Pour vous cacher ainsi de l'avoir répandue,
Et d'où vient qu'à mon tour j'ai feint de l'ignorer?

C'est fini maintenant des bonheurs sans alarme;
J'aurais peur, à jamais, d'entendre votre voix.
Toute notre amitié se meurt de cette larme :
Nous nous sommes menti pour la première fois.

Silences

Elle rêve, sa main joue aux plis de sa robe;
Elle baisse les yeux, peut-être qu'elle attend;
Le silence entre nous se prolonge, et pourtant
Mon désir inquiet tendrement se dérobe.

Je me sens l'adorer d'un cœur humble et soumis;
Mais pour l'aimer ainsi, même sans lui rien dire,
Avec cette ferveur des yeux et du sourire,
Il faut bien cependant qu'elle me l'ait permis.

Je ne serais pas là dans l'ombre et tout près d'elle
Je ne reviendrais pas, si je n'étais bien sûr,
Chaque soir, du regard si tranquille et si pur
Dont elle accueillera ma présence fidèle.

Je ne demande rien; je sens qu'elle a compris
Tout l'aveu qu'en mon cœur si tristement je porte;
Elle sait que ma main tremble à toucher sa porte,
Comme tremble mon âme aux choses que j'écris.

Elle a bien deviné qu'il faut m'être plus tendre,
Et que je m'abandonne et que je me soumets,
Et que j'ai renoncé, depuis que je l'aimais,
Même aux vagues douceurs d'espérer et d'attendre.

Elle peut se pencher sur mon cœur transparent,
Comme au bord d'une eau calme une enfant sérieuse
Qui regarde parmi l'ombre mystérieuse
Frémir l'herbe profonde au fil clair du courant.

Qu'importent les mots vains qui lui diraient ma peine!
Notre silence même a son charme secret...
Je veux que, sans aimer, elle ait comme un regret,
Qu'elle soit presque sûre, et demeure incertaine.

Une Fleur

Cette fleur que ses mains, que sa lèvre a touchée
Et qu'elle a faite sienne entre toutes les fleurs,
Aujourd'hui sans parfum, sans forme et sans couleurs,
En un livre d'amour repose desséchée.

Elle-même l'ignore; elle n'a jamais su,
En l'oubliant, distraite, après l'avoir cueillie,
Que je conserverais la chère fleur vieillie,
Et c'est un souvenir que je n'ai point reçu.

Je me suis caché d'elle, et j'ai craint le mystère
Entre nous d'un reproche ou même d'un pardon;
En laissant près de moi la fleur à l'abandon,
Peut-être sa pitié fut-elle involontaire.

Je ne sais rien de plus, mais je songe parfois
Qu'aux soirs de solitude, en ses rêves de femme,
Un peu de moi, peut-être, a fleuri dans son âme
Comme cette fleur vaine a passé dans ses doigts.

Au loin

Un soir, — car c'est toujours le soir qui nous rassemble
Parce que vous l'aimez et parce qu'il ressemble
A votre âme voilée et grave comme lui, —
Vous m'avez dit, un soir de fatigue et d'ennui,
Où pesait à vos doigts votre tête baissée :
« Comme on est seul, toujours, au fond de sa pensée ! »
Et vos yeux sans regard, emplis d'un vague effroi,
Vos yeux ne voyaient plus mes yeux tendres, et moi,
Écrasant sur ma joue une larme furtive,
Je vous sentais soudain distraite et fugitive,
Peut-être vous fuyant vous-même à votre insu ;
Et je demeurais là dans l'ombre, inaperçu,
Inutile témoin de votre solitude.
Quelque chose en mon cœur mourait de lassitude

Avec l'illusion, que tuait votre aveu,
De sentir mon amour vous gagner peu à peu
A force de tendresse et d'humble obéissance...
Hélas! auprès de vous j'éprouvais mon absence
Et qu'en vous persistait le triste et cher besoin
De rêver, de souffrir, d'espérer seule, — au loin.

En tisonnant

La chambre est tiède encore, et dans la cheminée
Le feu de bois mourant s'écroule à petits bruits.
Pour mieux tromper mon cœur d'espoirs qu'elle eût détru
Loin d'elle j'ai vécu cette longue journée.

Je me suis privé d'elle, et pour l'adorer mieux
J'ai voulu, sans la voir, évoquer de moi-même
Tout le trésor épars des souvenirs que j'aime,
Toute la joie intime éclose de ses yeux.

Je me suis murmuré, pour enchanter ma peine,
Avec l'inflexion lointaine de sa voix,
Des mots simples et bons qu'elle m'a dits parfois;
J'ai pris pour de l'amour sa pitié calme et vaine.

Je regarde le feu, tisonnant et songeant;
Et voici qu'en mon âme un instant consolée,
Comme un aveu perdu ressuscite, isolée,
La furtive douceur d'un sourire indulgent.

Un grand rêve fragile en mon cœur se prépare;
J'aime trop mon amour pour ne pas croire au sien.
Ses chagrins étrangers, son orgueil ancien,
J'oublie avidement tout ce qui nous sépare,

Pendant que loin de moi, sûre que je l'aimais,
A peine elle a sans doute espéré ma venue...
Elle sait que ma chambre est désolée et nue,
Elle me plaint peut-être et ne viendra jamais.

Confidence

Pour vous aimer, uniquement,
D'une tendresse obéissante,
Pour être l'ami, non l'amant
Dont la voix est trop frémissante,

L'involontaire amant jaloux,
Brûlé d'attentes et de fièvres
Et qui, malgré lui, près de vous,
Pâlit en regardant vos lèvres,

Il eût fallu, je le sais bien,
Qu'en mon âme, ailleurs assouvie,
Un grand bonheur, même ancien,
Pour toujours, eût comblé ma vie.

Mais ma jeunesse aura passé,
Mélancolique et désireuse,
Cachant sous un faux air lassé
L'impatience d'être heureuse;

Elle n'a goûté qu'à demi
Des amours furtives et brèves,
Et j'ai dans mon cœur endormi
Moins de souvenirs que de rêves.

Dans l'Ombre

Depuis que mon désir m'a pris toute ma vie,
Il s'oublie à vos pieds, dédaigneux de l'effort,
Lâchement, sans révolte et presque sans envie :
Vos yeux indifférents m'ont lassé d'être fort.

Et vous me regardez, un peu triste, en silence,
Songeant que mon amour ne voudrait pas guérir ;
Vous le plaignez peut-être, avec la nonchalance
D'espérer en secret qu'il se plaît à souffrir.

Votre orgueil semble heureux des douleurs qu'il inspire,
Même sur mon ennui taciturne parfois
Vous laissez en pitié tomber votre sourire,
Ou traîner la tendresse errante de vos doigts.

Ma présence vous est douce comme une amie,
Sans que vos abandons se puissent alarmer;
Le soir peut nous surprendre en la chambre endormie :
Vous n'êtes pas assez vaillante pour aimer.

Sans espoir et meurtris de la même blessure,
Trop d'aveux dans votre âme ont précédé le mien;
D'avance, le passé vous garde et vous rassure,
D'avance, mon amour vous était ancien.

Vous l'avez accueilli sans une inquiétude,
Vous l'acceptez dans l'ombre humblement obstiné,
Pour sa ferveur discrète et pour sa servitude,
Sachant qu'il lui suffit d'être un peu pardonné.

Mois d'Été...

Et maintenant voici l'été :
Bientôt vous partirez, peut-être,
Je ne verrai plus la clarté
De votre lampe à la fenêtre.

Et la place obscure où brillait
La douce flamme disparue,
Par les nuits claires de juillet
M'assombrira toute la rue.

Quelquefois, le cœur anxieux,
Je viendrai jusqu'à votre porte ;
Mais, quand je lèverai les yeux,
Mon étoile, à moi, sera morte...

Lointaine

Vous êtes loin parmi des villes que j'ignore.
Le même coin de ciel ne nous abrite plus.
Partout où j'ai traîné mes pas irrésolus,
Je sentais mon amour plus impossible encore.

Malgré moi l'espoir veille ; il a toujours raison ;
Et mon cœur douloureux n'en est que plus avide.
Aujourd'hui comme hier, je sais bien qu'elle est vide ;
Mais j'ai voulu passer devant votre maison.

L'heure était sombre ; à peine aux fenêtres éteintes
La blancheur des rideaux gardait un peu de jour ;
Car la lampe fidèle attend votre retour
Pour épandre aux murs noirs ses pâles demi-teintes.

Et j'évoquais là-haut, d'un rêve familier,
Tout le peu que je sais de votre solitude :
La chambre où votre ennui s'endort de quiétude,
Les livres qui vous font doucement m'oublier.

Je me suis rappelé la place coutumière
Des meubles effacés dans l'ombre, le miroir
Qui nous a reflétés si proches, tout un soir;
J'ai songé qu'ils étaient sans vie et sans lumière.

Tout ce décor léger dont vos doigts n'ont plus soin,
Je l'ai deviné triste et pareil à mon âme.
Et j'ai souffert pour lui, sachant qu'il vous réclame,
Obscur, découragé, muet... Vous êtes loin.

Au Pays

Je reviens par les champs : le vent du soir balance
Les sveltes peupliers,
Et j'écoute, un à un, rentrer dans le silence
Tous les bruits familiers.

Une étoile, visible à peine, déjà tremble
Au bord de l'horizon...
C'est l heure où la rumeur des choses se rassemble
Autour de la maison.

C'est l'heure où, comme hier, soudainement lassée
Et prise de langueur,
Je sens que, malgré moi fidèle, ma pensée
Rentre aussi dans mon cœur.

Il y fait triste et froid, dans ce cœur que tourmente
Un obstiné désir,
Et rien ne le distrait de la lointaine amante
Qu'il s'est voulu choisir.

Pourtant l'air est si doux, les couleurs si jolies,
En ce rayonnement
Où l'ombre claire encor sur les clartés pâlies
Se pose lentement;

La ligne des coteaux se détache si pure,
Sur le ciel bleu du soir!...
Des arbres, çà et là, dressent la découpure
De leur feuillage noir.

A travers les tilleuls, au loin, le toit qui fume
Se montre et, tour à tour,
Se cache; au long des prés, l'odeur des foins parfume
Le chemin du retour.

Et là-haut, vaporeuse et comme diaphane
Dans le jour finissant,
La lune attend qu'au ciel tout pâlisse et se fane
Pour dorer son croissant...

Mais déjà ma pensée est loin du paysage,
Mes yeux n'en voient plus rien.
Devant moi, seulement, monte votre visage
Triste comme le mien.

Fin d'Été

En ces jours où l'été s'achève, loin de vous,
Je songe à tant d'amants séparés comme nous
Qui regardent jaunir les feuilles de l'automne,
Une à une, — écoutant la bise qui chantonne,
Sûrs tous deux l'un de l'autre et pourtant, sans raisons,
Anxieux tout à coup des pires trahisons
Et toujours frissonnants de craintes incertaines...
Ceux-là n'ont point goûté la fraîcheur des fontaines,
Les parfums du vent libre et l'odeur des jardins;
Ils ont le cœur serré d'isolements soudains.
Parfois une présence invisible les touche;
Un ancien baiser ressuscite à leur bouche,
Renflammant le désir que rien n'apaise en eux.
Ceux-là n'ont point aimé les matins lumineux
Ni l'étincellement doré des chaudes heures;
Ils n'ont pas retrouvé dans les vieilles demeures,

Sous l'œil des chers portraits, ce qu'ils avaient laissé
De douceur consolante aux décors du passé.
Ils ont vécu des jours et des jours, l'âme absente,
Traînant de pas en pas leur vie obéissante
Et le fardeau d'un cœur où l'amour se souvient..
Et maintenant voici l'automne qui revient,
L'automne bruineux et roux sous le ciel blême.
Le vent, ce soir, effeuille une rose suprême
Et dans le jardin nu crispe les arbres froids...
Premiers soirs sous la lampe et premiers feux de bois
Qui faites vaciller les ombres dans la chambre,
Derniers jours obscurcis et fanés de septembre,
Que d'inquiets amants vous auront attendus,
Qui s'enivrent déjà de retours éperdus!...
Je ne connaîtrai pas leur égoïste joie
De serrer dans mes bras fiévreux la douce proie
Que meurtrira demain leur avide baiser.
Je ne connaîtrai pas le bonheur d'apaiser
Le mal de mon amour et de ma solitude.
Je vous retrouverai dans la même attitude,
Avec les mêmes yeux songeurs de l'autre été,
Avec le même cœur fidèle et tourmenté...
Mais j'aurai ce bonheur, et je n'en veux pas d'autre
Que ma peine est aussi profonde que la vôtre.

Scrupule

Ce soir, mon cœur hésite à s'avouer si tendre;
Je me sens vous aimer d'un bonheur éperdu :
Tout ce que je dirais, j'aurais peur de l'entendre;
Et vous me puniriez de l'avoir entendu.

Je sais vos lendemains de doute et d'amertume,
Et quel regret jaloux suit vos soirs d'abandons.
Je serai triste et grave ainsi que de coutume,
Je vous épargnerai d'inutiles pardons.

C'est à moi d'être fort contre votre faiblesse.
Je veillerai sur vous dans l'ombre à votre insu.
Je veux que le désir à jamais vous délaisse :
Notre amour est trop beau pour en être déçu.

A quoi bon désormais vous troubler de mes fièvres?
L'heure est mélancolique, et j'ai pitié de nous.
Un besoin de tendresse a passé sur vos lèvres :
Je ne veux que rester fidèle à vos genoux.

Calme, j'endormirai mes espoirs et vos craintes ;
Malgré vous, s'il le faut, de moi-même vainqueur,
Je saurai vous aimer d'un amour sans étreintes,
Les regrets du baiser s'en iront de mon cœur.

Je ne vous crierai point ma détresse incomprise ;
J'aurai plus de courage, ayant trop de fierté
Pour vouloir d'un bonheur obtenu par surprise
Que votre âme incertaine eût peut-être accepté.

Le Soir

Vous m'avez dit hier votre âme irrésolue,
Vos chagrins, votre rêve au fond de vous captif;
Car vous êtes un peu celle que j'ai voulue :
Votre amitié prudente est un amour craintif.

Parfois, à l'heure vague où le sommeil est proche
Et vous berce, effleurant vos yeux lassés du jour,
Mon souvenir confus s'en vient comme un reproche
Vous visiter dans l'ombre et vous parler d'amour.

Malgré vous, ma tendresse en votre âme s'éplore :
Les aveux, les espoirs dont vous avez souri,
Tout cela malgré vous tressaille et veut éclore
Au fond de votre cœur qui s'était cru flétri.

Tout ce qu'il vous a plu de vouloir méconnaître,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai pleuré,
Tout mon désir lointain ressuscite et pénètre
Votre corps, malgré vous, heureux d'être adoré.

Je suis là : mon regard vous trouble et vous supplie,
Et mes baisers du jour brûlent à votre main.
Vous vous endormirez encor toute pâlie...
Et je sais que vos yeux m'en puniront demain.

Apparences

Elle vit loin de moi, résignée et docile,
D'une vie étrangère où mon amour n'est rien,
Indulgente aux devoirs, à tout ce qui m'exile;
Car son cœur est plus doux aux choses que le mien.

Trop d'espoirs l'ont déçue! Elle est meurtrie et frêle,
Elle a souvent au front de furtives pâleurs,
Mais elle ne veut pas que l'on souffre pour elle.
De peur qu'on les essuie elle cache ses pleurs.

Prête à monter du cœur, c'est souvent une larme
Qui donne à ses yeux purs leur éclat plus luisant;
Mais elle rit; sa voix est jeune, avec un charme
De gaîté qui fait croire à du bonheur présent.

Elle dit simplement les mots de tout le monde;
On l'ignore autour d'elle, et pas un n'a surpris
Tout ce qu'elle dérobe en son âme profonde
De pudeurs en révolte et de grave mépris.

On ne soupçonne rien, tant sa plainte est secrète,
Tant sa douleur intime est prompte à se fermer;
Mais je sais que parfois elle doute et regrette,
Et pense à mon amour qui saurait bien l'aimer.

Sympathie

Vos yeux étaient si purs et si mélancoliques,
En ce morne déclin d'un jour désenchanté,
Que j'emporte à jamais, comme d'humbles reliques,
Un peu de leur tristesse et de leur pureté.

J'ai senti s'incliner nos âmes fraternelles
Au poids du même rêve et du même souci :
Une ombre intérieure emplissait vos prunelles;
Mais tout votre visage était comme adouci.

Un air de bonté grave et de mansuétude
Faisait plus triste encor le charme de vos traits;
Toute réfugiée en votre solitude,
Vous parliez de vous-même avec des mots distraits.

Vous ne m'avez pas dit quelle invisible atteinte,
Quel deuil obscur et vain, quel retour du passé,
Quel pleur jamais pleuré, quelle ardeur mal éteinte
Prolongeait sa détresse en votre cœur blessé.

Vous ne m'avez pas dit votre misère intime;
Et pourtant, ce jour-là, malgré vous, j'ai compris
De quel orgueil muet vous étiez la victime,
De quels bonheurs épars vous comptiez les débris.

Toute votre âme en pleurs a passé dans la mienne.
N'ayez point de regret jaloux, ne craignez pas
Que je vous le rappelle, ou que je m'en souvienne
Pour vous interroger encor, même tout bas.

Je ne veux rien savoir des secrètes blessures
Ni du rêve ancien qui les rouvre parfois;
Mais j'aurai désormais des tendresses plus sûres,
Plus de mystère aux yeux, plus d'ombre dans la voix.

Meurtris d'un mal pareil, même espoir nous rassemble
Indulgents l'un à l'autre et presque résignés.
Quand vous me consolez d'un mot grave, et qui tremble,
C'est vous un peu qu'en moi, chaque soir, vous plaignez.

Pressentiments

Je vous sens triste au loin. Il est tard et je pleure
Dans le silence de la chambre et de la nuit.
Ma tendresse est coupable et se rêvait meilleure;
Je sens que mon chagrin s'ajoute à votre ennui.

J'ai trop d'amour encore, avec trop de faiblesse,
Et vos yeux clairvoyants savent trop découvrir
Tout ce qui m'importune, et m'afflige, et me blesse,
Pour que votre pitié n'en doive pas souffrir.

Pourquoi ne suis-je pas l'ami que rien n'altère,
Celui dont votre cœur avait l'obscur besoin,
Assez bon pour comprendre, assez fort pour se taire.
Il est tard, et je pleure, et vous sens triste au loin.

Et votre mal s'augmente, au lieu qu'il s'atténue.
J'ai voulu vous cacher mon deuil; mais, je le sens,
Ce soir, toute ma peine en vous se continue :
Pour moi vos yeux lointains ne sont jamais absents.

Je sais trop, sans les voir, quel chagrin s'y prolonge,
Et, chaque lendemain, je suis sûr d'y trouver
L'ombre de la détresse ou le reflet du songe
Que j'avais pressentis en croyant les rêver.

Attente

J'AI parfois cet espoir en qui j'ai cru longtemps
Qu'un soir ayant songé comme je suis loin d'elle,
L'âme et le corps troublés, de mon amour fidèle,
Elle viendra vers moi qui souffre et qui l'attends.

Il serait tard : le feu mourrait en cendre grise;
La chambre serait pleine encor d'une tiédeur;
J'aurais connu de loin son pas et son odeur :
J'attendrais sans y croire et pourtant sans surprise.

Elle entrerait, d'avance ayant tout accepté,
Résignée et docile où mon amour l'entraîne;
Elle aurait dans les yeux la tendresse sereine
Qui se donne humblement comme une charité.

Elle ne dirait rien. Sur mon épaule heureuse
Elle viendrait poser son front las du chemin.
Sa main d'enfant craintif tremblerait dans ma main;
Elle me sourirait de se sentir peureuse.

Je lui parlerais d'elle avec des mots très doux,
Et puis de mon attente et de ma solitude;
Mon désir consolé fondrait en gratitude,
Et la lampe serait paisible autour de nous.

Sur le Seuil

Un grand bonheur hésite au seuil de ma pensée.
J'ai peur de l'accueillir, sachant que tout y meurt :
Trop d'anciens sanglots, trop d'espoirs l'ont laissée
Pleine encor malgré moi d'une morne rumeur.

J'ai trop connu déjà, pour l'oublier sans crainte,
Comme tout est fragile et se disperse en nous.
Le souvenir m'obsède et marque à son empreinte
Les rêves que je fais dans l'ombre à vos genoux.

Au temps des vains amours qu'un seul jour cicatrise,
Trop tôt j'ai voulu croire et dire que j'aimais.
J'ai pleuré, j'ai souffert, j'ai douté par surprise,
Et j'ai perdu mon cœur sans le donner jamais.

J'ai flétri sur ma lèvre, avant de les comprendre,
Des mots que je sentais moi-même irrésolus.
S'il en est temps encor sauvez-moi, venez rendre
A tous ces mots fanés la fraîcheur qu'ils n'ont plus.

C'est ma faute peut-être, et je devais sans doute
Veiller sur mon trésor d'un cœur plus ménager,
Avant de l'entreprendre être sûr de la route,
Et puis, à chaque pas, longtemps m'interroger.

J'ai mal gardé ma vie et n'ai pas su me taire;
J'ai craint la solitude et j'ai pris trop souvent
Pour les astres d'en haut les lueurs de la terre,
Quand j'implorais des yeux l'horizon décevant.

Vous-même, à votre insu, je vous ai tant cherchée,
J'ai cru, tant de longs mois, ne jamais découvrir
Le charme pressenti de votre âme cachée
Que, vous aimant déjà, mon cœur n'osait s'ouvrir.

Je vous savais rêveuse, inaccessible et douce,
Voilant d'un frêle orgueil vos chagrins épiés,
Ayant au fond des yeux le regard qui repousse,
Plaignant d'instinct l'amour, sans le voir à vos pieds.

Et comme j'étais las, et comme j'étais triste,
Dans l'ombre autour de vous j'errais, pauvre glaneur,
Sans espérer d'amour, quêtant ce qui subsiste
De pitié dans une âme au déclin du bonheur.

Je vous ai pour moi seul fidèlement choisie;
J'ai voulu vous aimer sans plainte et sans espoir;
J'ai tué le désir après la jalousie,
Sûr qu'il fallait me taire et sachant le vouloir.

Et maintenant qu'enfin je vous ai mieux connue,
J'ai douté si longtemps d'être jamais heureux,
Tant de joie inquiète en mon cœur s'insinue
Que, tout près du bonheur, je suis toujours peureux.

Paroles

Il est des vœux anciens dont le regret persiste :
Le rêve d'autrefois qu'on voulait oublier
Nous revient plus craintif mais toujours familier,
Aux soirs où, malgré nous, le bonheur même est triste.

Toute une âme de joie, éprise de fleurir,
En nous éperdument frissonne et s'ouvre encore ;
Et, de tout crépuscule espérant une aurore,
Les désirs d'être heureux ne savent pas mourir.

Pourtant je ne veux pas qu'un doute vous effleure :
Qu'importent ma tristesse et mon cœur anxieux !
Vous m'êtes apparue au fond clair de vos yeux :
Je n'ai jamais rêvé de caresse meilleure.

Ne craignez rien! Si même, en leur obscur émoi,
Mes désirs inquiets voulaient encor renaître,
Je vous épargnerais le mal de les connaître,
Je saurais me cacher de vous aimer pour moi.

Ma tendresse à vos pieds s'oublie et ne réclame
Qu'un peu moins d'amertume en vos regards déçus.
A quoi bon vous crier mes deuils inaperçus?
Je ne veux pas troubler, mais consoler votre âme.

J'aimerai mon amour si de votre chemin
Je disperse un moment les douleurs étrangères;
Mes paroles d'espoir se feront si légères
Que vous pouvez sourire et me donner la main.

Et, si parfois la route est vaine ou dangereuse,
Vous trouverez en moi de fragiles appuis...
Hélas! j'aurai vécu mon rêve, si je puis
Sur votre front pâli mettre un peu d'ombre heureuse.

Présence

Pour isoler en moi cette heure unique et brève
Dont le charme était fait d'espérance et d'oubli,
J'ai vécu doucement tout un long jour de rêve :
Mon corps s'en est bercé, mon cœur s'en est empli.

Et voici que la nuit, maintenant, est venue.
Pour la première fois, je songe, en vous aimant,
Que votre main d'hier brûle encor ma main nue,
Qu'elle tremblait dans l'ombre et se donnait vraiment.

Autour de moi, la chambre est comme une étrangère ;
Je me souviens, j'attends, ma pensée est ailleurs ;
Je me sens respirer d'une âme plus légère,
Je regarde ma vie avec des yeux meilleurs.

J'accepte l'avenir d'un cœur sans amertume,
Et, comme rajeuni d'un bonheur inconnu,
Je vous ai plus présente en moi que de coutume,
Depuis qu'un peu de vous m'a presque appartenu.

Désirs secrets

Je sens parfois en vous comme une âme inconnue,
Au secret de vous-même ardemment contenue,
Qui voudrait se cacher de moi jalousement,
Une âme à rendre heureuse avec des mots d'amant,
Frissonnante, éperdue, et, d'avance, asservie,
Peut-être malgré vous, mais pour toute la vie,
A qui viendrait, par force, un jour la délivrer,
Une âme infatigable et prompte à s'enivrer
— A l'heure où le désir tressaille aux mains en fièvres —
Du bien que font au cœur les lèvres sur les lèvres...
Mais, depuis si longtemps, je suis trop votre ami,
J'aime trop le chagrin par moi-même endormi
En votre âme — la vraie — anxieuse et meurtrie :
Vous ne vous sentez pas le droit d'être guérie,
Et je ne me sens pas le droit de vous aimer...
Nous nous taisons, laissant nos cœurs se refermer.

Sans Rupture

Tous deux nous serons las, peut-être, quelque jour,
Moi de ma solitude, et vous de mon amour
Qu'un obstiné tourment vous force à méconnaître.
Je sens, du fond de vous, trop de passé renaître
Qui, même si nos cœurs voulaient s'appartenir,
Ferait sur chaque aveu peser un souvenir
Et nous séparerait d'une double rancune...
Des paroles en moi retombent, une à une,
Au poids des lourds secrets qu'elles n'ont point trahis.
Je sais, de plus en plus, que je vous obéis
En ne vous disant rien qui puisse vous atteindre.
Je sais que vous souffrez vous-même de me plaindre,
Que nous souffrons tous deux sans pouvoir nous guérir.
Nous serons las, peut-être un jour, de tant souffrir.
Vous ne me direz rien : j'aurai compris moi-même
Qu'au lieu de s'apaiser, depuis que je vous aime,

Toute votre douleur s'est attisée encor.
Longuement, j'emplirai mes yeux du cher décor
Pour qu'il survive autour de votre image claire :
Et puis je m'en irai sans haine, sans colère,
Sans rupture, et mes pas tâcheront d'oublier
Désormais le chemin si longtemps familier.

Avant l'Adieu

Si vous avez compris ma détresse avant l'heure
Où, libre du passé, vous m'auriez attendu,
S'il faut que je m'en aille et s'il faut que je pleure
Sans espoir, même au loin, sur mon amour perdu;

Si plus faible qu'hier, calme après la surprise
De vous sentir moins seule en votre isolement,
Malgré vous, malgré moi, votre âme s'est reprise,
Si vos yeux désormais se donnent tristement;

Si le rêve obstiné dont vous êtes la proie
Après tant de sanglots vous est resté si cher
Que je ne puisse rien pour fleurir d'une joie
Votre corps trop fidèle et votre cœur amer;

Si, comme une eau sensible en qui tout se reflète,
Vous ne recevez plus des choses d'ici-bas
Qu'un rapide frisson, qu'une image incomplète
Qui tremble et se déforme et ne demeure pas;

Si votre inquiétude a peur d'être guérie,
Si le passé vous tient d'un regret trop profond,
Si vous doutez encor des mots que je vous crie,
Du droit de les entendre et du bien qu'ils vous font,

Du moins souvenez-vous que j'avais su me taire,
Et que, pour m'arracher à mon triste secret,
Il fallut entre nous le trouble involontaire
D'une même espérance et d'un même regret.

D'où venait cet oubli de nous-mêmes? Était-ce
Que nos cœurs étaient las d'une vaine amitié?
Je me sentais vous plaindre avec plus de tristesse,
Vous détourniez la tête avec plus de pitié.

J'avais plus de faiblesse et moins de vigilance.
Vous aviez le désir, peut-être passager,
De vous savoir aimée au fond de mon silence.
J'ai senti ce jour-là vos yeux m'interroger.

Je ne vous en veux pas; vous êtes sans reproches;
Je saurai, s'il le faut, m'effacer comme avant;
Mais tous les mots d'hier qui nous ont faits si proches,
Vous-même à votre insu les appeliez souvent.

De Jour en Jour

Vous m'avez dit : « Partez demain.
Il faut que votre amour m'évite,
Mais ne m'oubliez pas trop vite. »
Et vous m'avez tendu la main.

Tout votre corps tremblait en elle :
Je la sentais, entre mes doigts,
Ardente et peureuse à la fois,
Battre et frissonner comme une aile.

Mes yeux ont rencontré vos yeux
Brûlés de larmes contenues;
Nos âmes se sont mieux connues
Dans ce long regard anxieux.

Nous sommes restés sans rien dire,
Tous deux, face à face, longtemps
Immobiles et haletants...
Puis j'ai tâché de vous sourire.

Et vous, rassurée à demi,
En cette minute suprême,
Vous m'avez attiré vous-même
Auprès de vous, d'un geste ami.

Et ce fut entre nous le tendre,
Le calme adieu de chaque soir...
Demain je reviendrai m'asseoir
Chez vous, dans l'ombre, et vous attendre.

Renoncement

J'ai trop pleuré sur moi, j'accepte et me résigne.
Mon cœur plein de vos deuils veut ignorer les siens.
Ne m'interrogez pas; faites que je sois digne
D'être encor votre ami, comme aux jours anciens.

Du moins je vous écoute et je puis vous entendre;
Je devine en vos yeux les pleurs qui vont couler.
En vain pour les tarir je me ferais plus tendre,
Je ne sais que vous plaindre et non vous consoler.

Le mal n'est pas de ceux qu'un autre amour allège;
J'ai méconnu votre âme en croyant la guérir;
Mon désir fut coupable et serait sacrilège;
Il ne faut plus savoir que j'osais vous chérir.

Laissez-moi, pour moi seul, vous consacrer ma vie.
Que je puisse humblement vous l'offrir chaque jour;
Mais que votre pitié ne soit point asservie
Au stérile regret d'écouter mon amour.

Ne pensez qu'à vous seule : oubliez ma souffrance.
C'est par vous, c'est pour vous que mon cœur d'homme n
Je vous l'ai gardé pur, même d'une espérance,
Et tel qu'à votre insu vous me l'aviez donné.

Dernier Aveu

J'ATTENDRAI qu'elle soit très vieille et qu'elle y croie,
Et qu'elle ait eu le temps d'oublier mon amour
Et qu'elle sente, avec la fin de chaque jour,
Dans son cœur, à jamais, s'éteindre un peu de joie.

Elle aura tout vécu de sa vie, et pourtant
Elle s'étonnera parfois d'un rêve encore :
Fleur d'automne attardée et qui voudrait éclore,
Désir d'être moins seule en elle par instant.

Alors, je reviendrai : je prendrai dans la mienne
Sa petite main pâle au contour envieilli.
Je resterai longtemps muet et recueilli,
Jusqu'à ce qu'elle tremble et qu'elle se souvienne..

Et des mots oubliés, silencieusement,
Comme si le passé n'était que de la veille,
De leur ferveur lointaine empliront son oreille;
Elle sera l'amie et je serai l'amant.

Elle retrouvera ma tendresse asservie,
Comme autrefois, au moindre geste de sa main;
Je lui raconterai tout mon triste chemin,
Toute la solitude errante de ma vie.

Mon amour n'aura plus les révoltes qu'il a;
Et peut-être, et sans doute elle saura comprendre
Que j'ai toujours gardé mon rêve obscur et tendre,
Et que j'ai lentement vécu pour ce jour-là.

Sans Reproches

Ne lui reproche rien! Reprends ta solitude,
Et, puisque ton amour ne pouvait rien guérir,
Pourquoi lutter en vain contre la certitude?
Rentre au fond de toi-même et sache bien mourir.

Tu n'as que trop montré ta misère secrète,
Au lieu de la subir sans révolte et sans cris.
L'amour que tu cachais vaut seul qu'on le regrette :
Tu ne mérites plus d'avoir été compris.

Si tu n'as pas voulu des faciles étreintes,
Si, plus mélancolique et plus ambitieux,
Tu te croyais plus pur et plus fort que tes craintes;
Si des bonheurs humains tu détournais les yeux;

Universitas
BIBLIOTHECA

Si tu t'es cru marqué pour l'orgueil solitaire
D'épanouir dans l'ombre en ton cœur invaincu
La gloire d'un amour assez beau pour le taire,
D'un rêve assez divin pour n'être pas vécu,

Tu devais jusqu'au bout, comme tu l'as choisie,
Remplir ta destinée, et, ferme en tes douleurs,
Grand d'une intérieure et morne poésie,
Sécher toi-même en toi l'eau vaine de tes pleurs.

Ne plains que ta faiblesse et n'accuse personne!
N'attends rien d'un sanglot; souffre et ne le dis pas,
Sachant donner ton cœur, sans que ta main frissonne,
Pour le seul et profond bonheur d'aimer tout bas.

Malgré vous

J'ai toujours cru d'un tel espoir
Aux choses douces de la vie,
A l'indulgence poursuivie,
Au pur bonheur qu'on sait vouloir,

Je vous aimais d'une âme telle,
J'avais rêvé, d'un tel désir,
Vous consoler et vous choisir
Pour une tendresse immortelle,

Près de vous je m'étais promis
D'être toujours si loin des autres
Que mes chagrins et que les vôtres
Auraient fait nos cœurs plus qu'amis.

Je me disais : « Sa vie est triste,
Sans chaleur vraie et sans clarté,
Et peut-être elle a souhaité
Qu'un autre vienne et que j'existe.

« Trop de choses ont trop déçu
Le rêve ancien qui l'abandonne ;
Elle fut trop celle qui donne
Pour n'avoir pas un peu reçu.

« Ses yeux, beaux de leur meurtrissure,
Sont toujours mornes d'un départ.
L'avenir lui doit bien sa part
De caresse adorante et sûre.

« Il faut, avant de s'en aller,
Qu'à son tour, d'un cœur volontaire,
Elle ait pu vraiment sur la terre
Faire souffrir et consoler. »

Et j'ai voué ma solitude
A vous attendre uniquement,
A mettre en votre isolement
Ce que je puis de certitude.

Si le bonheur n'est pas venu,
Du moins à moi seul qui vous aime,
Vous m'aurez dû, malgré vous-même,
L'orgueil de l'avoir méconnu.

Rêve

J'ai rêvé que j'étais heureux : vous étiez là,
Telle que, si souvent, mon cœur vous appela,
Pensive auprès de moi, sur un livre inclinée,
Calme et, seulement lasse un peu de la journée,
Aimant autour de vous mon désir attendri.
Je vous ai regardée et vous m'avez souri...
Vous étiez là, chez moi, depuis des jours, sans doute,
Bien à moi, rien qu'à moi, guérie, heureuse, — toute,
Le sourire adouci, les yeux accoutumés.
Les livres, les parfums, les fleurs que vous aimez
Vous avaient près de moi fidèlement suivie.
Votre cœur seul avait changé dans votre vie,
Et je vous regardais soudain m'appartenir,
A moi, sans un regret, sans même un souvenir!

C'était l'heure du soir, où l'ombre est claire encore,
L'heure où votre visage harmonieux se dore
D'un rayon qu'on dirait tombé de vos cheveux,
Notre heure d'autrefois, celle des premiers vœux
Où, retenant le mot qui les eût repoussées,
Déjà votre silence écoutait mes pensées.
Et je me revoyais fidèle, chaque soir,
Tout plein de mon amour caché, venant m'asseoir
Auprès de vous, chez vous, au coin de la fenêtre,
Et je me rappelais tout le brusque bien-être
Qui semblait dans ma vie, au loin, se prolonger,
Sitôt qu'un peu de vous m'était moins étranger.
Vous étiez là, chez moi, paisible et grave, sûre
D'être aimée et d'aimer toujours sans meurtrissure,
Confiante en mon cœur éprouvé si longtemps,
Laissant votre pensée et vos regards flottants
Errer autour de moi sur les choses amies.
Et nous étions heureux... Nos âmes endormies
Se reposaient enfin, pour toujours, du passé...
Heureux?... Mais d'un bonheur, d'avance, un peu lassé,
Qui s'étonnait parfois de vivre en nous si proche
Et traînait après lui comme un vague reproche :
Vous étiez là, chez moi, vous! J'étais votre amant!
Vos regards accueillaient les miens, docilement!
Je pouvais me pencher sur vous et, sans rien dire,

Caresser vos cheveux, baiser votre sourire,
Et garder votre main longtemps sur mes genoux,
Cependant que le soir viendrait, autour de nous,
Une à une éteignant les couleurs attardées,
Effacer dans nos yeux les choses regardées!...
Là-bas, dans le fauteuil où mon désir fervent
Vous avait installée en songe si souvent,
Mais sans croire possible, un jour, votre venue,
Vous étiez là, dans l'ombre assise, la main nue,
Avec ce clair visage unique, où l'on dirait
Que toute la clarté de l'âme transparaît
Et que le corps rayonne au travers de la robe,
— Visage insoupçonné de tous, et qu'on dérobe
Jalousement aux yeux des autres, pour qu'un jour
Il puisse être le don suprême de l'amour!

Et voici qu'à ma joie inattendue et brève
Quelque chose d'amer se mêlait, en mon rêve.
Je sentais de mon cœur s'éloigner tristement,
Avec le jeune orgueil de mon renoncement,
Tout ce qui grandissait en moi ma destinée :
Ce goût de ma douleur pure et passionnée
Par qui mon désir même était comme ennobli,
Ce mépris de l'espoir et du facile oubli,
De tout ce qui console et de tout ce qui tente,
Aux soirs fiévreux et lourds d'involontaire attente.

Dans ce brusque bonheur, qui pourtant m'était dû,
Mon chagrin me manquait comme un ami perdu.
Je retrouvais en moi la même inquiétude;
J'étais seul, tout à coup, d'une autre solitude,
Et, moi-même, écartant le rêve dédaigné,
J'évoquais votre cher visage résigné,
Que toujours inclinait quelque douleur pesante,
Pour chasser de mes yeux votre image présente.

La Vie perdue

Heureux qui sans révolte accepte bien sa vie
Et vieillit doucement dans la vieille maison,
Libre de tout espoir, libre de toute envie,
N'ayant jamais changé de cœur ni d'horizon!

A force de les voir et de les reconnaître,
Pour leur seule présence il aime à son insu
Les choses et les gens qu'il voit de sa fenêtre;
Il possède son rêve et n'en est pas déçu.

Quelquefois il accueille et d'avance il pardonne;
Il n'admet point en lui de vœu trop exigeant;
Mais le peu de douceur que chaque jour lui donne
Suffit à le bercer de bien-être indulgent.

Il se plaît en lui-même au déclin des journées;
Et, tandis que le soir emplit le calme ciel,
Pour sauver le parfum des minutes fanées,
Son âme diligente en fait un peu de miel.

Jamais hors de son cœur nul sanglot ne s'ébruite:
Et, dans un brusque adieu de tout ce qu'il rêvait,
Il n'a jamais pleuré sur sa raison détruite;
La douce quiétude habite à son chevet.

Il est heureux sans trouble et presque sans mystère,
Humble et rêveusement jaloux de ce qu'il a...
Oh! comme j'étais fait pour vivre sur la terre
L'inconscient bonheur d'être né celui-là!

Son corps ne survit pas à son âme épuisée :
Tous deux, comme ils sont nés, s'apaisent à la fois;
Son cœur reste fidèle où sa main s'est posée,
Sa vie, au long des jours, lui coule entre les doigts.

Soirs anciens

Je me souviens un peu qu'elle venait le soir,
Toujours à la même heure et toujours le dimanche;
Et la table était gaie avec sa nappe blanche,
Et les grands plats d'étain luisaient au vieux dressoir.

Je n'étais qu'un enfant triste et cachant sa peine,
Distrait, sauvage même aux sourires amis,
Avec des yeux rêveurs qu'on croyait endormis;
Car j'étais seul en moi tant qu'elle était lointaine.

D'avance, éperdument, je l'accueillais tout bas;
Dans les bruits familiers j'écoutais sa venue;
Et, quand j'étais bien sûr de l'avoir reconnue,
Je serrais en mon cœur le trouble de ses pas.

Elle entrait en riant, dès le seuil inclinée,
Donnant ses yeux, donnant son front, donnant sa main,
Toute fraîche du soir et rose du chemin,
Belle de bonté simple et de joie étonnée.

Et puis, dans ses genoux, au loin, je me revois,
Petit corps bienheureux que protège et que frôle
La tiédeur de son bras autour de mon épaule;
Des mots que j'aime encor n'étaient bien qu'en sa voix.

Tout mon être ignorant frémissait d'espoirs vagues,
Et je l'enveloppais de silence et d'aveux;
L'ombre était douce et claire autour de ses cheveux,
Et ma main frissonnante aimait ses doigts sans bagues.

Calmes, sûrs de leur grâce et du bonheur qu'ils font,
Elle avait l'art divin des gestes qui comprennent
Et surtout ce regard dont les enfants s'éprennent,
Mystérieusement chimérique et profond...

Le meilleur de mon rêve autour de vous persiste,
Cher fantôme ancien, seul être en qui j'ai cru,
Quelquefois oublié, mais jamais disparu,
Qui pour naître en mon âme attend que je sois triste!

Songeuses

N'AYANT jamais souffert, tristes d'avoir songé,
Sans espoir, sans regret, sans joie, elles demeurent
Dans les vieilles maisons des villes qui se meurent,
Comme elles, tristement, d'ennui découragé.

Elles ont accepté la vie humble et soumise,
La banalité morne et simple du devoir,
Le bien-être d'aimer sans révolte et d'avoir
L'à peu près du bonheur dans la douceur permise.

Heureuses du baiser distrait de chaque jour,
Les désirs inquiets se sont retirés d'elles;
Elles gardent leurs corps inertes et fidèles,
Pauvres corps dédaignés qui pouvaient tout l'amour!

En leurs yeux où sommeille un regard monotone,
L'habitude a flétri la gaîté des couleurs :
Passives à la joie et mortes aux douleurs,
Plus rien n'émeut leur âme et plus rien ne l'étonne.

Silencieusement, comme d'une prison,
Leur rêve oisif s'attarde au bord de la fenêtre,
Où vit au loin l'espace et par où les pénètre
Un peu d'air voyageur qui vient de l'horizon.

Parfois du piano, sans charme et sans justesse,
Pour endormir dans l'ombre un cri d'isolement,
Elles font sous leurs doigts s'évoquer lourdement
Un vieil air d'opéra qui plaît à leur tristesse.

En des livres menteurs elles ont lu jadis
Des histoires d'amour terribles et charmantes,
Où de pâles héros trouvaient pour leurs amantes
Des mots doux à pleurer qu'on ne leur a pas dits.

Tout un monde impossible habite en leur mémoire,
Et, bien que résignés, leurs jours sont pleins d'exils;
Et de vagues émois font battre encor leurs cils,
Mais leurs cœurs sont guéris d'espérer et de croire.

Petite Rue

C'est une rue étroite avec d'humbles maisons
Dont la pluie a verdi de lèpres les façades,
Des chambres d'ouvriers aux fenêtres maussades
Où vit le sourd regret des larges horizons.

Car voici que, dès l'aube, avec des forces neuves,
En se frottant les yeux, les hommes sont partis,
Doucement, pour ne pas éveiller les petits,
Et tout le long du jour les femmes seront veuves.

Elles vivent ainsi, courbant la tête aux jougs
Des austères devoirs que le matin ramène,
Rêvant d'herbe et d'azur au bout de la semaine,
Comme un petit enfant rêve de beaux joujoux.

Toutes, leurs derniers-nés pendus après leurs manches,
Sur des labeurs sans trêve usent leurs yeux rougis,
Tristes sœurs de misère, esclaves du logis,
Pour qui le temps vécu se résume aux dimanches.

Mieux que le nourrisson qui crie en son berceau,
Des serins et des fleurs sont leurs amis fidèles :
Car d'instinct les enfants, qui languiraient près d'elles,
En sortant de leurs bras descendent au ruisseau.

Pêle-mêle, ils sont là, les garçons et les filles :
Près des flaques où l'eau pendant des mois croupit,
Avec des cris aigus barbote et s'accroupit
Tout ce peuple fangeux de bambins en guenilles.

D'avance résignés, calmes, insoucieux,
Aux promesses de coups qui pleuvent des croisées,
Ils lèvent seulement leurs têtes amusées
Où fleurit la candeur paisible de leurs yeux.

Quelque vieille en haillons, dévouée à leur garde,
Par honte de manger sans payer son écot,
Tout en hâtant l'aiguille aux mailles du tricot,
Sur le bord du trottoir, placidement regarde.

Parfois, comme une aumône à ses membres perclus,
Voici qu'un pan de ciel au long des toits s'azure
Et coule aux murs heureux de la vieille masure
La pitié d'un rayon qu'elle n'espérait plus.

Et d'en haut, tout à coup, les femmes consolées,
S'avisant que la cruche est vide pour le soir,
Avec du rire au coin des yeux viennent s'asseoir
Dans le soleil qui flambe aux portes des allées.

On s'assemble, on s'attarde, on ne se souvient plus
Des doigts rugueux et las qu'ont meurtris les piqûres,
De l'ouvrage qui presse, et des chambres obscures
Où la poussière abonde aux planchers vermoulus.

Le soleil tiède et bon s'épanouit en elles;
Et, lorsque rentreront les hommes alourdis,
Elles auront, ce soir, dans l'ombre du taudis,
Un grand besoin d'aimer et d'être maternelles.

Paysage intime

Pour y mener mon rêve où pleure un deuil amer,
J'aime entre tous un paysage d'outre-mer
Ensoleillé, superbe et triste.
Il ressuscite en moi celle qui l'a connu;
Mes yeux ne l'ont point contenu,
Je sais seulement qu'il existe.

Il fut, un soir d'automne, évoqué doucement
Par des mots que je garde avec recueillement
Au plus secret de mon cœur sombre;
Il est né d'un murmure aux lèvres que j'aimais,
Et seul il survit désormais
Au cher passé rentré dans l'ombre.

De meilleurs souvenirs sont perdus, mais parfois
Je me redis les mots pour entendre la voix
Qui les anime et les colore;
Leur douceur m'est fidèle, et je retrouve en eux
Le paysage lumineux
Et triste qu'ils ont fait éclore.

C'est quelque part très loin sous un ciel d'orient
Beau de couleur légère et de soleil riant;
Dressant leurs crêtes inégales,
Les monts aux bleus replis tremblent dans la chaleur,
Et tous les parfums sont en fleur,
Et l'air pur vibre de cigales.

L'ombre même étincelle et la lumière éclôt,
Dormante au long d'un mur, changeante au bout d'un fl
Sur les sables d'or monotone
La mer brode au rivage un clair ourlet d'argent,
Et, sur un rythme diligent,
Le rouet des vagues chantonne.

Seul et morne, perdu sous le ciel, au milieu
De toute cette vie éparse dans l'air bleu,
Un grand arbre aux feuilles fanées,

Où la brise en passant laisse un bruit de métal,
Debout, solitaire et fatal,
Semble mort depuis des années...

Seul et morne est mon cœur, et le présent divin,
Jusqu'en ses replis d'ombre, épanouit en vain
Toutes les clartés qu'il recèle;
Un débris de bonheur s'y dresse fièrement,
Debout dans son isolement,
Mort dans la vie universelle.

Apaisement

Bien que mon cœur jaloux ne l'ait point délaissée,
Moins de douleur persiste en mon deuil raffermi.
Je puis encor la plaindre et rester son ami,
Je sens ma vie, autour de moi, recommencée.

Je domine ma peine et j'y vois se flétrir
Tout ce qui l'adorait, tout ce qui la regrette;
Et je n'ai plus en moi la volonté secrète
Qui me faisait aimer la douceur d'en mourir.

Mon âme, en la perdant, lui reste fraternelle;
Mais je n'attends plus rien, j'ai connu qu'en l'aimant
J'avais divinisé, peut-être, seulement
Tout l'égoïste espoir que j'avais mis en elle.

Et je n'ai même plus le goût de ressaisir
Ce trop fragile amour que moi seul faisais nôtre ;
Toute meurtrie encor, pour en élire une autre,
Un peu de ma tendresse erre en vague désir.

J'ai voulu ma douleur, rien d'amer n'en subsiste ;
Je me retrouve seul avec plus de fierté.
A tout ce qui n'est plus et qui n'a pas été,
Silencieusement, je garde un adieu triste.

Mon rêve ardent s'attarde en un rêve endormeur.
Parfois, mon cœur tressaille : un souvenir y tremble ;
J'aime encor mon passé, quand nous sommes ensemble,
Mais je regarde en moi son visage qui meurt.

Solitude

Comme les violons sont tristes au matin !
Ce désordre, ces fleurs, ces femmes délaissées,
Cette gaîté banale autour de mes pensées ! —
J'écoute, et je regarde, et mon cœur est lointain.

L'air est lourd de fatigue et de mélancolies,
Et, dès longtemps prévu comme un ressouvenir,
A travers les rideaux plus clairs je sens venir
Le jour blême qui rôde aux fenêtres pâlies.

Par instants, le dégoût d'un geste ivre et brutal
Emplit mon âme, encore et malgré moi surprise ;
Le bruit inattendu d'un verre qui se brise
Prolonge en moi longtemps sa plainte de cristal.

Comment donc suis-je là! Je riais tout à l'heure;
Mais fatiguée, au loin, toute rumeur décroît...
Vais-je donc m'en aller seul dans le matin froid,
Comme un enfant perdu qui grelotte et qui pleure !

J'avais cru mort trop tôt mon cœur mal endormi.
Moi-même au fond de moi je pénètre et me juge.
Mais près d'un autre cœur j'ai besoin d'un refuge,
Depuis que mon passé ne m'est plus un ami.

Pour sa pâleur et sa tristesse dédaignées,
Quel douloureux attrait de pitié sans désir
Me fera du regard distraitement choisir
Une de celles-là que tous ont désignées?

Des pleurs mal étouffés trembleront dans ma voix;
Et peut-être, en mes yeux voyant sa gaîté vaine,
Elle saura trouver pour consoler ma peine
Un de ces mots très doux qu'elles disent parfois.

Souvenirs

Je ne sais qu'aujourd'hui comme j'étais heureux;
La douceur de l'attendre emplissait mes journées;
J'avais chez moi des fleurs qu'elle m'avait données;
Mes souvenirs du jour, le soir, rêvaient entre eux.

Elle me racontait les choses de sa vie :
Ce qu'elle a fait hier, ce qu'elle fait demain,
Si bien que ma pensée, au long de son chemin,
D'avance, en tous ses pas, l'avait déjà suivie.

J'étais l'ami tendre et fidèle en qui l'on croit.
Je me disais que ma présence dans son âme
Y mettrait la tiédeur paisible d'une flamme
Dans une chambre obscure au déclin d'un jour froid.

Et je me résignais tout bas, sans violence
Je trompais mon chagrin ; je ne voulais savoir
Que le bonheur de lui sourire et de la voir,
Et mon désir, près d'elle, espérait en silence.

Vieil Air

La chambre est déserte : le feu
Va s'éteindre presque sans flamme,
Lentement, comme un cœur de femme
Brûlé d'un inutile aveu.

Je suis triste en moi ; je frissonne.
Celle qui ne doit plus venir
M'a dépeuplé tout l'avenir.
Mon amour n'aime plus personne.

Sous ma fenêtre, seulement,
De sa musique endolorie
Un pauvre orgue de Barbarie
Vient bercer mon délaissement.

Il joue un air, toujours le même,
Un air d'autrefois, de très loin,
Dont les mots disaient le besoin
Obscur d'être aimé quand on aime.

Il l'a chantonné tant de fois,
Cet air-là, sous tant de croisées,
Qu'au long des cadences brisées
Des notes manquent par endroits.

Et toute la mélancolie
Vaine d'un amour ancien,
D'un espoir las, comme le mien,
Qui ne croit plus mais qui supplie,

Avec l'orgue sanglote au vent;
Et j'évoque au seuil de la porte
Le vieil aveugle qui le porte
Sous l'abri glacé de l'auvent.

Oubli

Réfugie en mes bras ta chère lassitude.
Ne me dis rien; ne pense à rien; mais, si tu veux,
Je te regarderai dormir dans tes cheveux,
Et je serai moins seul avec ma solitude.

Ne me dis rien; ne pense à rien; car ton baiser
M'a donné tous les mots qui tremblaient sur tes lèvres
Laisse en un tiède oubli languir toutes nos fièvres;
J'écouterai ton cœur, près du mien, s'apaiser.

De nos corps moins unis dont l'étreinte est plus douce
Le désir attardé s'éloigne lentement;
Et je suis là, bercé d'un bonheur presque aimant,
Qui fait mourir en moi tout ce qui te repousse.

Ne m'interroge pas; j'aurais peur qu'entre nous
Le seul aveu des mots vînt dissiper le charme;
Je sens qu'au fond des yeux j'ai peut-être une larme...
Réfugie en mes bras ton pauvre corps jaloux!

Peut-être

Celle que j'aimerai plus tard, si j'aime encore,
Si mon cœur, malgré moi, garde immortellement
L'espoir inavoué d'un être que j'ignore,
Je veux qu'elle ait l'orgueil de notre isolement.

Je veux qu'un cercle étroit de bonheurs l'emprisonne,
Qu'elle ait découragé l'amour et le désir,
Si pure qu'avant moi le rêve de personne,
Même pour un regret, n'ait osé la choisir.

Je l'évoque parfois sans croire qu'elle existe :
Elle aurait, elle aussi, l'âme que je rêvais,
Et que j'avais peut-être, et dont le deuil persiste
Au fond mystérieux de mon orgueil mauvais.

Son amour, dédaigneux des secrètes prudences,
Ne m'imposerait pas ces longs jours d'amitié,
Où même le désir s'attarde en confidences,
Hésite en langueur tiède et s'émiette en pitié.

Elle me sourirait d'une lèvre pâlie,
Comprenant bien qu'en moi chaque jour entassait
Toujours plus de silence et de mélancolie,
Elle serait très douce, et peut-être, — qui sait ? —

A force de la voir si confiante en elle,
Je croirais presque aux vœux qui m'ont déjà menti ;
Elle éploierait sur moi, comme l'abri d'une aile,
Un espoir de tendresse et de bonheur blotti.

Et, sans l'aimer encor, bien qu'en ma solitude
Survive à la douleur le mal d'avoir souffert,
Je referais ma vie avec la quiétude
Non d'un rêve imploré, mais d'un amour offert.

Je ne supplierais pas : mon cœur n'est plus capable
Du dévouement profond qu'il faut pour exiger ;
Je sais trop ma faiblesse, et je serais coupable
D'un aveu malgré moi peut-être mensonger.

Mais je sais bien aussi qu'un amour neuf apporte
Assez d'oubli distrait pour qu'on espère en lui;
Et, si je la voyais sur le seuil de ma porte,
Je ne serais pas sûr de mon cœur, aujourd'hui.

Chaque bienfait reçu me rendrait à moi-même,
Pour être digne au moins de l'avoir accepté;
Je m'aimerais sans doute en voyant qu'elle m'aime,
Et je serais meilleur de toute sa bonté.

Sans lui rien découvrir de ma peine inconnue,
Je m'avouerais meurtri de chagrins sans raison...
Mais elle verra bien qu'au jour de sa venue
Tout le bonheur possible entre dans la maison.

Visite

Hier, je l'écoutais, sans presque lui rien dire,
Et près d'elle, parmi les choses d'autrefois,
J'étais triste en moi-même et jusqu'en mon sourire
Du long désir mourant qu'éveille encor sa voix.

Grave, à peine changé, depuis qu'elle m'oublie
Et détourne les yeux même de mon regret,
Plus résigné peut-être en sa mélancolie,
Son visage immobile avait un air secret.

Je n'y voyais plus rien des muettes pensées
Qu'autrefois son regard me donnait clairement;
Mais, au très vague effort des paupières baissées,
J'y sentais malgré moi quelque chose qui ment.

Puisque je revenais, sachant ma servitude,
Sans me plaindre, pourquoi me disait-elle ainsi
Des mots indifférents d'une voix presque rude?
J'ai trop connu son cœur pour le croire endurci.

Lointaine et sans pitié dont ma douleur s'allège,
C'est tout le rêve ancien qu'elle voulait punir,
En poursuivant sur moi le triste privilège
Que j'ai d'aimer encore et de me souvenir.

Reprise

Il faut que je l'oublie : elle-même l'ordonne.
J'avais trop espéré de mon rêve et du sien ;
J'ai fait ce que j'ai pu : je ne regrette rien;
J'essaierai de guérir, pour que je lui pardonne.

Un jour, prochain peut-être, en mon cœur apaisé,
Une autre endormira ma peine encor méchante...
Les femmes ont des mots dont notre âme s'enchante,
Et sont douces au mal qu'elles n'ont pas causé.

Je ne dois plus vouloir que ma douleur retienne
Les souvenirs épars d'un passé décevant.
Ce soir, mon désir même est las d'être vivant.
Je ne dois plus savoir qu'elle fut presque mienne.

Oh! je ne pourrai pas tout de suite, à jamais,
Effacer de mes yeux l'image coutumière!
Et j'ai pitié de toi qui viendras la première,
Car je me sens très loin d'aimer comme j'aimais.

Je garderai longtemps encor ma solitude,
L'autre sera toujours l'absente; mais je veux
Rêver d'autres bonheurs, croire à d'autres aveux
Et goûter dans l'amour un peu de certitude!

Sur ton Épaule

Tu m'as donné tes yeux, tu m'as donné ta bouche;
Sois moins prudente, achève : ose donner ton cœur.
Je le sens, malgré toi, sous ma main qui le touche,
Frémir comme un nid tiède où les petits ont peur.

Tu m'as donné ton corps inquiet et docile,
Et ta fatigue heureuse, après tes longs sanglots.
Maintenant tu dors presque. Un rayon qui vacille
Glisse à travers la chambre au bord de tes yeux clos.

Sombres, les rideaux lourds pendent sur la fenêtre;
Mais, depuis un moment, toute l'obscurité
Frissonne du rayon furtif qui la pénètre.
Ton visage a dans l'ombre un contour de clarté.

L'heure est douce ; mon cœur n'a plus de violence,
Et ma tête repose appuyée à ton bras,
Toute pleine d'amour, de rêve et de silence,
Dans le parfum léger de ton corps sous les draps.

Entre mes deux genoux tu t'es emprisonnée.
Tu restes immobile et tendre, comme si
Tu devais lentement finir cette journée,
Oublieuse de tout ce qui n'est pas ici.

Et pourtant, loin de moi, ton âme est asservie ;
Nous comptons malgré nous, peut-être à notre insu,
Les instants passagers que tu prends à ta vie
Et qui me laisseront plus triste et plus déçu.

Quand tu relèveras ta tête fatiguée,
Tu ne me rendras pas tes yeux qui s'ouvriront ;
Tu feras cet effort d'être enfantine et gaie,
Et pour ne pas pleurer notre adieu sera prompt.

J'entendrai lourdement se refermer la porte
Et s'éloigner ta robe alentour de tes pas...
Seul après le bonheur que ta présence apporte,
J'aurai des souvenirs que je n'avouerai pas.

Peine attardée

Ne me dis pas de mots trop graves. Reste ainsi,
Tendre, à peine présente et légère à mon âme.
Notre amour est encor fragile. Ne réclame
En mes yeux incertains qu'un deuil plus adouci.

Entre nous, malgré moi, trop de regret s'attarde;
Mon cœur, faible à jamais, sait mal te protéger.
Si ton charme parfois me devient étranger,
Ne me reproche rien, n'exige rien. Prends garde.

Ma main distraite glisse au long de tes cheveux;
Par endroits, par instants, noirs un reflet les dore.
Ton visage a souvent des choses que j'adore.
Je t'aimerai peut-être un jour comme tu veux.

Mais ne me force pas encore à te le dire.
Les mots éveilleraient en moi tout le passé,
Et je ne serais plus qu'un pauvre délaissé,
Seul malgré ta présence et malgré ton sourire.

Bonheur fragile

Demeure, berce encor mon front sur tes genoux.
Tu vois, je souris presque, et ma douleur s'est tue,
Et mon silence est plein de toi. Je m'habitue
A t'aimer doucement d'avoir les yeux si doux.

Fais que je sois heureux de notre amour, sans même
Que je m'en aperçoive et que j'en dise rien.
Mon cœur est mal guéri : nous n'avons que le tien ;
C'est par lui que nous nous aimons et que je t'aime.

Sois indulgente. Il faut ne jamais oublier,
Quand on a trop souffert, comme tout s'exagère,
Et qu'il n'est plus en nous de tristesse légère,
Et comme le chagrin nous reste familier.

Laisse, que mon espoir, lentement, se rassure,
Que mon âme inquiète ose encor s'entr'ouvrir.
Je t'aime de m'aimer. Je ne veux plus souffrir.
Hélas! je n'aurais plus l'orgueil d'une blessure.

Fais-moi le prisonnier d'un crédule bonheur,
Qui, de ton rêve au mien, chaque jour s'insinue,
Et qui, d'une langueur discrète et continue,
Aujourd'hui plus qu'hier entre un peu dans mon cœu

Approche

Tu dois venir; j'attends; je sais que tu viendras,
Peut-être malgré toi, les yeux pleins d'un reproche;
Et tout mon corps troublé frémit de ton approche,
Et ta forme adorable est déjà dans mes bras.

Tu viendras triste et grave, encor tout inquiète,
Pour me garder cette heure ayant beaucoup menti;
Et tu me souriras d'un sourire amorti,
Sûre que, malgré tout, mon désir te souhaite.

Tu laisseras pensivement glisser ton front
Sur mon épaule, avec un grand besoin d'entendre,
Même sans amour vrai, quelque chose de tendre.
Tu me diras des mots qui te consoleront.

Tu te feras légère autour de mon silence,
Comme si tes baisers craignaient de me meurtri
Lointaine en ton regard, pour ne pas découvrir
Ce que tes yeux noyés cachent de violence.

Je t'aurai là, soumise à ton désir peureux,
Frémissante, anxieuse, et pourtant contenue,
Sous ma main qui t'effleure éprise d'être nue...
Et je m'étonnerai de n'être pas heureux.

Choses éparses

La chambre se souvient comme une abandonnée,
Plus triste chaque jour de tes brusques départs.
Le soir, un peu de toi reste aux meubles épars :
Nos deux fauteuils sont là, près de la cheminée.

Sur ma table un bouquet demeuré par oubli
Évoque en moi tout le parfum de ta venue,
Et, depuis notre adieu, fidèle, continue
D'exhaler humblement son arome affaibli.

Des livres, çà et là, pour les heures d'attente,
Sont ouverts sur des mots que j'ai souvent relus.
En mon chagrin distrait, je ne reconnais plus
Ces amis d'autrefois dont plus rien ne me tente.

Ce soir, tout me révèle un regret plus aimant :
Les rideaux que toi-même as fermés tout à l'heure
Pour que notre tendresse, obscure, en fût meilleure,
Me font mieux ressentir tout mon isolement.

Ici, près de la porte où je t'avais suivie,
J'ai possédé longtemps ton visage anxieux;
Nous nous sommes aimés des lèvres et des yeux :
J'ai voulu qu'un désir t'accompagne en ta vie.

Et, pour être moins seul je pense à tout cela,
Aux chers baisers qui font plus pâle ton sourire;
Je prépare des mots que je n'ai pas su dire,
Et que je trouve en moi dès que tu n'es plus là.

Ma main, qui tremble encor de t'avoir caressée,
Parfois sent vivre en elle un contour frissonnant;
Et dans le grand lit vide et glacé maintenant
La forme de ton corps est à peine effacée.

Départ

Avant de nous quitter, laisse que je te voie.
Viens près de la fenêtre où ce long jour d'été,
Comme un souvenir tendre au déclin d'une joie,
Prolonge au ciel pâli sa dernière clarté.

Que je retrouve un peu de ton corps sous la robe.
Je chercherai des yeux dans la grâce d'un pli
Tout ce qu'il me rappelle et tout ce qu'il dérobe,
Tout ce que j'aime en toi de contour assoupli.

Tout à l'heure, au moment fiévreux de ta venue,
Quand mes bras se hâtaient dans l'ombre à te saisir,
Je t'ai mal regardée et t'ai mal reconnue,
A travers le frisson de mon premier désir.

Et ce n'était pas toi vraiment que j'ai blottie
D'une étreinte éperdue aussi près de mon cœur,
C'est tout le cher instant dont tu faisais partie,
Et tout ce que ma lèvre épuisait de bonheur.

Je n'ai vu que tes yeux d'allégresse et d'offrande,
Tes yeux sombres, au reflet clair, tes yeux sans fond,
Tes yeux où vit au loin ton âme toute grande,
Tes yeux toujours épris d'un amour plus profond.

Maintenant, tu n'es plus auprès de moi qu'à peine;
Je reprends ma douleur que ton charme allégea;
Tout m'apparaît plus vide et toi plus incertaine!
Notre prochain adieu nous sépare déjà.

Je veux, baisant au front ta tête languissante.
Inquiet de toi-même, en ce dernier moment
Où tu n'es pas encor tout à fait une absente,
Si tu pars pour toujours, te perdre lentement.

Gratitude

Je ne t'ai j'amais dit le secret de ma peine;
Mais, au premier regard, tes yeux l'ont deviné.
D'avance, entre mes bras, tu te savais lointaine,
Ton amour n'eut d'espoir que d'être pardonné.

Car tu voyais déjà, malgré l'orgueil intime
De m'offrir humblement la pitié d'un abri,
Que plus tard, près de moi, tu serais la victime
D'un cœur découragé qu'une autre avait tari.

Tu n'as pas redouté les prochaines détresses;
Et, tant que j'ai souffert, tu venais chaque jour
M'apporter tous les mots et toutes les caresses
Qui pouvaient, après toi, me faire aimer l'amour.

Et quand tu m'as senti pur des choses anciennes,
Assez guéri par toi pour un nouveau bonheur,
Tes mains, tes douces mains ont su quitter les mienne
Tu me rends à la vie avec un autre cœur.

L'Offrande

Je lui dirai : Voici mon cœur et mes pensées,
e vous aime et j'attends; je ne puis rien de plus
Qu'achever, après vous, les phrases commencées,
t prononcer les mots que vous aurez voulus.

Qu'importe mon amour et tout ce qu'il réclame!
e ne puis que rester grave et silencieux,
t, d'un bonheur jaloux, cacher au fond de l'âme
Un peu de la douceur qui passe dans vos yeux.

ibre des vœux anciens, je regarde en arrière
Tout ce qui n'est pas vous s'effacer et vieillir,
Mais je n'ai pas le droit même d'une prière,
Tant que votre visage hésite à l'accueillir.

Je me reprocherais des paroles hâtives :
Votre sourire heureux vous garde et vous défend,
Et j'ai peur d'alarmer vos tendresses craintives
Où les rêves de femme ont des candeurs d'enfant.

Toute une ferveur humble à mon cœur se révèle,
Un grand besoin d'aimer, de croire et d'obéir,
De trouver chaque jour une offrande nouvelle
Qui me rapprocherait de vous, sans me trahir.

Je veux qu'à votre insu mon regard vous caresse,
Qu'autour de vous, sur vous, il se pose léger,
Donnant toute sa joie et voilant sa détresse,
Épris d'être docile et non d'interroger.

C'est en moi seulement que j'ose être plus tendre
Et le soir, loin de vous, je vous parle parfois,
Dans l'ombre, avec des mots si vrais qu'à les entendre
Vous aimeriez l'amour qui tremble dans ma voix.

La chambre où j'ai souffert et que j'ai délaissée,
Se peuple maintenant de bonheurs méconnus,
Et partout en mon cœur, partout en ma pensée,
La jeunesse et l'espoir sont déjà revenus.

Tout reprend à mes yeux sa nouveauté première.
Je me sens adorer d'un désir simple et doux
La lampe intime et la tiédeur de sa lumière
Et le silence, autour de moi qui pense à vous.

Je ne demande rien : je pense à vous ; j'ignore
Si mon appel obscur saurait vous émouvoir ;
Je sais que je vous aime, et sans y croire encore
Je prépare les jours où je pourrais vouloir.

Comme je veillerais sur vos craintes, et comme
Je vous ferais, d'avance, un tranquille chemin !
Rassurez-vous, je me sens fort, quand je vous nomme.
Je ne laisserais pas s'effrayer votre main.

Je vous épargnerais les tristesses des autres ;
J'écarterais de vous tout ce qui peut meurtrir ;
Et mes rêves, ayant la pureté des vôtres,
Nous les regarderions pensivement fleurir.

Quand nous aurions vécu de la même journée,
Le soir, tous les bruits vains s'éloigneraient de nous ;
Et je vous parlerais de ma joie étonnée...
Et des livres parfois seraient sur vos genoux.

Et je ne saurais plus, dans ce calme bien-être
Où le bonheur est comme un hôte inaperçu,
Que j'avais pu souffrir avant de vous connaître,
Qu'avant de vous aimer je me croyais déçu.

LE CHEMIN DE L'OUBLI

A LOUIS GANDERAX

Mon cher ami,

Tous les poèmes, tous les vers de ce Chemin de l'Oubli, *comme ceux, naguère, du* Songe de l'Amour, *vous sont aussi familiers que si vous les aviez écrits vous-même. Il n'en est pas un qui n'ait passé sous vos yeux et que vous n'ayez pour ainsi dire adopté. On les retrouverait tous dispersés çà et là dans la collection de notre chère* Revue de Paris : *mais leur réunion, et surtout l'ordonnance des poèmes, fait la nouveauté de ce volume. Permettez-moi de vous le dédier comme un témoignage de ma profonde affection.*

A. R.

Réclusion

Heureux les poètes qu'enchante
L'odeur des herbes et des bois,
L'eau qui coule, l'oiseau qui chante,
Tous les parfums, toutes les voix!

Quand ils vont parmi la campagne,
Leur rêve n'est pas seul en eux :
Tout leur rit et les accompagne,
Par les grands chemins lumineux.

Un jour de printemps les délivre
Des plus importunes douleurs,
Leur âme distraite s'enivre
De murmures et de couleurs.

La brise a pour eux des caresses,
Chaudes et fraîches tour à tour,
Aussi douces que les maîtresses :
Ils peuvent oublier l'amour.

Pour leurs yeux épris tout est joie,
Et la colline au pur dessin
Qui sur l'horizon se déploie
Est aussi belle qu'un beau sein.

Ils ignorent la servitude
Et le poids des rêves secrets;
De l'amour à la solitude
Ils vont et viennent sans regrets.

Les êtres sont pour eux des choses
Dont l'aspect seul fait tout le prix;
Ils sont consolés par les roses
Des lèvres et de leurs mépris.

Ils savent aimer sur la terre
Toutes les beautés sans choisir;
Tout leur est surprise et mystère :
Leur amour n'est que leur désir...

Ils sont heureux! Je les envie,
Ces cœurs libres et passagers
Que tout repeuple et dont la vie
Se disperse en émois légers.

Ils sont heureux! Moi, que m'importe
L'aspect innombrable des champs,
L'odeur douce que le vent porte,
A l'heure des soleils couchants!

Mon âme est à jamais fermée
Et morte à tout ce qui n'est pas
Le parfum de la bien-aimée
Ou le murmure de ses pas.

Je n'entends, je ne vois rien qu'elle;
C'est en vain que, pour me guérir,
La nature peut être belle,
Embaumer, chanter et fleurir.

Je n'ai pas vécu de journée
Depuis mon enfance, jamais,
Sans l'avoir humblement donnée
Toute à la femme que j'aimais.

Je n'ai vu le monde qu'à peine;
J'ai vécu — tristesse ou bonheur —
Toute ma part de vie humaine
Sans pouvoir sortir de mon cœur.

J'ai dédaigné les paysages,
Les bois, les fleuves et les ciels...
Je n'ai connu que les visages
Et les yeux confidentiels.

Matin

Il entre du ciel bleu par la fenêtre ouverte.
Je travaille. Une odeur d'herbe mouillée et verte
Monte des prés nouveaux que l'aube a refleuris.
C'est le matin. Ta robe est claire. Tu souris,
Quand je lève les yeux, d'un sourire en silence.
Tu renverses la tête un peu. Ta main balance
Ton ombrelle posée au bord de tes genoux.
L'heure doucement passe en nous, autour de nous.
Je suis heureux de quiétude et de bien-être.
Ma pensée et mon cœur s'étonnent de renaître,
Et je regarde en moi, comme en un champ de fleurs,
Papillonner des mots de toutes les couleurs.

Bonheur tendre

Ce soir, mon bonheur veille en moi, comme une flamme
Dans la chambre de deux amants.
Une jeunesse neuve a repeuplé mon âme
De rêves et d'enchantements.

Je suis seul, mais pour moi la nuit n'est pas déserte:
Je t'imagine, je te vois
Animer le silence et la pénombre inerte
De ta présence et de ta voix.

Des mots que tu m'as dits, plus tendre, un mot se lève
Un à un, j'aime à les choisir;
Je les reprends selon mon espoir et mon rêve,
Je les nuance à mon désir.

Je ne me souviens plus que j'étais las de croire,
Que mon cœur s'était refermé;
Je n'ai plus de passé, je n'ai plus de mémoire
Que du jour où tu m'as aimé.

Sur ma vie, à jamais, tu brilles la première...
Et, qu'importe s'il doit finir?
Ce soir, mon bonheur veille en moi, d'une lumière
Qui m'éclaire tout l'avenir.

Possession

QUELQUEFOIS, je t'attends, le front contre ma po
J'accueille en moi, de loin, ton parfum qui m'apporte
Le bonheur éternel de t'aimer, ce jour-là;
Je ne me souviens plus que mon espoir trembla;
J'écoute avidement ton pas qui nous rapproche;
J'apaise en moi le mal que mon cœur te reproche,
Aux soirs de solitude et de regrets jaloux...
Notre premier baiser nous réfugie en nous;
Tout notre amour joyeux sur nos lèvres abonde;
Lointaine autour de nous, la chambre est tout un mon
Où la rumeur du jour en murmure affaibli
Nous berce, un monde heureux d'étreintes et d'oubli,
Où notre isolement se rassure et s'enivre.
Ton âme prisonnière, ardemment, se délivre;

Un visage nouveau se dégage du tien;
Tes regards sont en fleurs; nous ne savons plus rien
Qu'un espoir infini de rester bouche à bouche;
Ton corps frémit déjà sous ma main qui le touche,
Et, tendre, s'abandonne et, si près du plaisir,
Hâte en se blottissant notre premier désir.

Chambre d'Auberge

Je veux qu'à ton réveil tout l'air pur du matin
Avive de fraîcheur ta tête reposée,
Et que l'aube imprévue entrant par la croisée
S'épanouisse en toi comme aux fleurs du jardin.

Tes cheveux, rajeunis à la douceur première
Des frissons odorants qui s'éveillent en eux,
Comme l'herbe au soleil, souples et lumineux,
S'empliront de parfums, de brise et de lumière.

Tu te soulèveras gaîment, les yeux surpris
Des reflets inconnus qui dorent ton visage,
Pour voir toujours plus loin dans le clair paysage
La campagne ondoyante et les vergers fleuris.

Nous aurons sonné tard à la petite auberge,
Lassés d'un long chemin sous les arbres obscurs,
Et tu découvriras la chaux blanche des murs,
Les deux chaises de paille et les rideaux de serge :

N'importe ! je sais bien que, d'un sourire ami,
Tu les remercieras, toutes ces humbles choses...
Penché sur ton bonheur, j'effeuillerai des roses
Dans le lit tiède encore où nous aurons dormi.

Tu ne sentiras point d'arrière-lassitude ;
Dès l'aube et jusqu'au soir, nous aurons tout un jour
A passer longuement du sommeil à l'amour :
Nous serons seuls tous deux en toute solitude.

Et, dans un brusque oubli des gestes hésitants,
Comme un enfant rieur tu voudras être nue,
Pour mieux faire à ton corps une offrande ingénue
De toute cette aurore et de tout ce printemps.

Sourires

Quand tu penses à nous, je veux que tu souries,
Que nos heures d'amour te soient toutes fleuries,
Les heures du passé comme de l'avenir.
Je ne veux de bonheur que de t'appartenir
Et d'être par instants pour toi l'humble tendresse
Où ton âme s'appuie, où ton corps se caresse.
Je veux que ton plaisir soit tranquille et léger;
Je veux que les serments, où tu crois t'engager,
N'engagent même pas la minute prochaine,
Et qu'avec moi du moins nul devoir ne t'enchaîne.
Je sais comme le cœur des femmes est changeant,
Et que le plus fidèle est parfois négligent,
Et que les mieux donnés ont de brusques reprises...
Je ne t'ennuierai pas de pleurs que tu méprises
Et qui font seulement se détourner tes yeux;

Je te déroberai mes rêves anxieux;
Je n'exigerai pas de ta sollicitude
Que tu prennes ta part de mon inquiétude;
J'aurai l'air d'être heureux... Tu ne sauras jamais
Que j'ai beaucoup souffert parce que je t'aimais.

Le Fardeau

Ton front sur mon épaule est tombé mollement.
Tu ne dis rien; tes yeux sont vagues; par moment,
Tu n'es plus dans mes bras qu'une forme étrangère.
Grave, tu te souviens de ton âme légère,
Ton âme d'autrefois folle et preste en ses vœux,
Éprise des baisers, craintive des aveux.
Tu songes à des soirs de caresses lassées,
A des choses d'amour furtives et passées,
A ces printemps d'une heure aux sourires ardents
Où la bouche est fougueuse et les cœurs sont prudents ..
Et je sens, malgré toi, comme tu les regrettes,
Ces jours, libres de rêve et d'angoisses secrètes,
Toi qui m'aimes, ô toi qui portes à présent
Le trésor de ton cœur douloureux et pesant!

Le Désir veille

L'AMOUR, hôte inquiet des âmes obstinées,
L'impitoyable amour, briseur de destinées,
Toujours en mal obscur de haine ou de rancœur,
Par instants, malgré nous, monte de notre cœur,
Et, prêt à nous souffler des mots que rien n'efface,
Comme deux ennemis nous dresse face à face...
Mais le désir qui veille en nos corps anxieux,
Toujours, avidement, se cherche dans nos yeux,
Et les mots entre nous tombent sans violence...
Puis nous nous reprenons aux lèvres, en silence.

Certitude

Même si, dans ton cœur, tu voulais m'échapper
Je sens que mon désir a su t'envelopper
D'une étreinte invisible où ton âme s'est prise...

Tu peux bien quelquefois oublier par surprise
Et vivre doucement ta vie autour de toi,
Comme si tout entière elle était loin de moi.
Tu n'as plus tes yeux las ni tes lèvres pâlies,
Ni ton front de mystère et de mélancolies,
— Ce visage des soirs où l'on s'est trop aimé;
Ton sourire d'enfant s'est comme ranimé;
Limpide en sa candeur que nul secret n'altère,
Ta voix a retrouvé ce charme involontaire
Et cette insouciance et ce timbre moqueur
Des mots légers et purs qui sonnent clair au cœu

ı rassemblant, le soir, les heures dispersées,
u peux dire au hasard tes pas et tes pensées,
ıns craindre un souvenir qu'il ne faut plus avoir;
: toute la douceur tranquille du devoir,
out le fidèle accueil des choses coutumières,
ı forme des objets, la couleur des lumières,
out cela redevient ta vie et ton amour...

ais quelquefois, dans l'ombre, à la chute du jour,
uand ton œil obscurci rêve aux marges d'un livre,
u sens, au long de toi, confusément revivre
omme un effleurement de lèvres et de mains,
t ton cœur s'abandonne aux furtifs lendemains...

Ennui

Encore un jour perdu qui décline et s'achève,
Un jour d'attente vaine et d'oisive langueur,
Un de ces mornes jours sans désir et sans rêve
Où l'on vit lentement, seul, blotti dans son cœur.

Je n'aurai pas quitté la chambre inerte et sombre
Que le soleil lointain n'éclaire qu'à demi.
Et le jour a passé, le soir est proche... L'ombre
Me retrouve immobile, encor tout endormi.

Je suis triste; je n'ai rien fait de ma pensée;
Pourtant j'ai l'âme vide et le front douloureux.
Je sens trop qu'en mon cœur ma tendresse est lassée
Et pourtant je n'ai rien que n'être pas heureux.

Regards au loin

Un jour tu songeras à tout ce qui fut nous.
Tu reverras, au loin, ma tendresse à genoux,
Mes yeux levés sur toi, qui t'ont si bien connue,
Mes mains, qui t'auront tout entière contenue,
Mon épaule, où ta tête aimait à se poser;
Tu te rappelleras ma bouche et mon baiser,
Et mon sourire triste, et des bonheurs, peut-être,
Que tu ne savais pas avant de me connaître...
Aux heures de vieillesse, où le présent n'est rien,
On se recueille, on cherche en son cœur ancien;
On recommence à vivre un peu toute sa vie;
On se blottit, le soir, frissonnante et ravie,
Dans ce nid du passé tendre et délicieux;
Des pleurs qu'on a coûtés vous remontent aux yeux...

Tu pleureras, lointaine... Et, bien que pardonnée,
Tu songeras dans l'ombre, aux déclins de journée,
Qu'en donnant mieux ton cœur tu pouvais retenir,
Fidèle, une présence au lieu d'un souvenir.

Refrain

Un vague refrain se lamente
Sans mots, dans mon âme, aujourd'hui,
Et je sens que les bras de la plus douce amante
Ne pourraient seulement que bercer mon ennui.

Mon œil traîne aux pages d'un livre;
Mais j'ignore ce que j'ai lu...
Pour être heureux, sans doute, il faudrait vouloir vivre :
Ce soir, mon chagrin même hésite, irrésolu.

Je ne sais pas si je suis triste;
Je reste immobile et distrait,
En silence, à penser vaguement que j'existe...
Ma vie est sans espoir comme elle est sans regret.

Au dehors, des bruits vont et viennent,
En des roulements assourdis...
Sans émoi, sans frissons, mes lèvres se souviennent
Des longs baisers vivants qu'elles aimaient jadis.

Une indolence fatiguée
Pèse à mon front et sur mon cœur...
Tant d'aveux m'ont meurtri de leur douceur trop gaie,
Tant d'adieux m'ont laissé leur secrète rancœur!

Ma jeunesse est finie... Oh! vais-je,
Sur mon cœur vide et ruiné,
Sentir enfin tomber la douceur de la neige,
Comme sur un jardin d'automne abandonné?

Soir tombant

Nous parlions d'être heureux, devant le soir qui tombe.
C'était l'heure paisible où le soleil succombe,
Où l'ombre est lumineuse encore çà et là...
Au bord de la colline, une étoile perla,
Visible à peine, comme une première larme.
Ton visage noyé dégageait tout son charme
Et semblait à la fois plus grave et plus aimant.
Des feuilles frissonnaient, derrière, obscurément.
Tout près, dans le silence, une source cachée
Égouttait le bruit clair de son urne penchée,
Cependant que, tout bas, je te parlais de nous
Et que tu m'écoutais, les mains à tes genoux,
En regardant le jour s'éteindre, sans rien dire.
Je voyais seulement le coin de ton sourire,

Mais je devinais bien le doute de tes yeux,
Et des mots se pressaient, pour te convaincre mieux,
Sur ma bouche où ta bouche encore était empreinte ;
Et je te disais comme, étreinte par étreinte,
Sur ton cœur à jamais tu m'avais su lier,
Comme c'était fini maintenant d'oublier,
Et de recommencer ma vie aventureuse,
Comme tu faisais tout mon bonheur d'être heureuse,
Et comme je sentais mes yeux vides et las
De s'ouvrir, aussitôt qu'ils ne te voyaient pas.

Nous étions seuls, cachés dans les arbres paisibles,
A deux pas de la route, et pourtant invisibles,
En un pli de vallon frissonnant et secret.
Le bruit alerte et lent d'un troupeau qui rentrait
Parfois mettait dans l'ombre une rumeur de foule,
Ou bien c'étaient des pas, un chariot qui roule
Et qui s'en va, lourd d'herbe, accompagné de chants,
Enfin, tout le retour, au village, des champs...
Et tous ces bruits laissaient en nous comme un reproche
D'être encor là, tous deux, quand la nuit était proche,
Quand, par les chemins noirs dépourvus d'horizon,
Les gens et les troupeaux regagnaient la maison ;
Et nous songions qu'après cette heure qui fut nôtre,
Le retour, brusquement, nous prendrait l'un à l'autre,
Qu'il faudrait dans la vie être deux étrangers

Avec un front tranquille et des rires légers,
Qu'il faudrait arrêter, même aux heures de fièvres,
Les regards dans nos yeux et les mots sur nos lèvres.
Et nos cœurs s'enivraient de notre isolement,
Et mes yeux obscurcis regardaient longuement,
Comme l'ombre des monts sur le clair paysage,
L'ombre de tes cheveux descendre à ton visage.

Visites

Tu reviendras, de loin en loin,
Attendant l'heure
Où, de vieillesse, dans un coin,
Notre amour meure.

Je te sentirai, chaque fois,
Plus passagère;
Ta voix redeviendra la voix
D'une étrangère.

Et je te verrai jour par jour,
Toi qui fus mienne,
Reprendre un peu sur notre amour
Ta vie ancienne.

Dernier Départ

Ne me console pas. Je fermerai les yeux;
Tu t'en iras, d'un lent départ silencieux :
Je t'imaginerai dans l'ombre encore assise,
Et je ne saurai pas la minute précise.
Nous nous serons quittés ainsi que chaque jour,
Hélas! et tant d'adieux ont tué notre amour...
Et puis tu seras loin, pour toujours disparue,
Grave et songeant peut-être, au détour de la rue,
Combien notre passé fut joyeux d'avenir!
Tu sentiras comme une main te retenir
Et tu croiras, plaintive, entendre une prière
Qui te fera parfois regarder en arrière.
Ne crains rien : mon amour, né triste et malchanceux,
Toujours croyant, toujours dupé, n'est pas de ceux
Que l'on traîne après soi, comme une ombre obstinée.
Je ne me plaindrai pas... Reprends ta destinée.

Reliques

Elle ne viendra plus... Son image attardée,
Encore un peu de temps, survit à nos amours;
Mes yeux, qui l'ont tant regardée,
Autour de moi la voient toujours.

Des fleurs qu'elle apporta sont à peine flétries;
A cette même place, elle-même posa,
D'un geste de ses mains fleuries,
Cette branche de mimosa.

Elle ne viendra plus... Tout me parle encor d'elle
Comme après le départ d'un hôte familier;
La chambre est pour longtemps fidèle
Et sera lente à l'oublier.

Ses mains étaient partout; la douce vigilance
De ses yeux clairvoyants guidait partout ses doigts;
J'entends parfois dans le silence
Le clair murmure de sa voix.

Elle ne viendra plus... Je ne dois plus l'attendre;
Pour toujours, elle est loin de ma vie, — et pourtant,
Sans rien croire et sans rien prétendre,
En moi, quelque chose l'attend.

Il était une fois...

Il était une fois un poète, un rêveur,
Qui ne savait jamais que faire de son cœur.

On voulait bien de ses baisers, de son sourire :
Quand il aimait, on laissait faire, on laissait dire;

Les femmes se plaisaient au passe-temps léger
De le voir, chaque fois, se prendre et s'engager.

Elles aimaient en lui des mots et des caresses
Et des larmes, qui font heureuses les maîtresses :

Aussi toutes, gaiement, se donnaient à loisir
Tout le temps passager d'effeuiller leur désir.

Lui cependant, plaintif et tendre, aux genoux d'elles,
Se caressait d'espoirs crédules et fidèles;

Et toujours il était celui des deux amants
Qui croit à la douceur de ses propres serments.

Toujours on lui rendait son cœur, avec prière
De ne plus désormais regarder en arrière,

Et, quand on avait pris le temps de se guérir,
On lui disait : « Voyons, il ne faut pas souffrir! »

Passé lointain

Mon malheur t'a suivie, au jour de ta venue,
Toi qui vins la première et que j'ai méconnue,
Et mon cœur sur ton cœur s'est mal accoutumé.
Tu m'as aimé trop jeune, et tu m'as trop aimé :
Tu m'as gâté l'amour; ta tendresse indulgente
Malgré moi, pour toujours, m'a fait l'âme exigeante,
Et toutes, désormais, les autres m'ont déçu :
Quelque chose de toi leur manque à mon insu,
Que chaque fois j'espère et que j'implore en elles :
Ton cœur simple, tes mains douces et fraternelles,
Tes yeux fidèlement appuyés sur mes yeux,
Tout ce bonheur certain, grave et silencieux,
Que je sentais, le soir, autour de mes pensées,
Dociles autrefois, maintenant dispersées...

Je n'ai plus retrouvé, depuis ton humble amour,
Ce bien-être secret de la nuit et du jour,
Ni ce bon sommeil calme, où ta présence amie
Veillait dans l'ombre autour de mon âme endormie,
Et ce passé lointain, qu'on ne m'a pas rendu,
Me fait plus pauvre en moi de ce que j'ai perdu.

La Payse

Ma payse n'est pas demeurée au village,
Brodant à sa fenêtre ou tournant son fuseau,
Toute pensive dans un cadre de feuillage,
Toujours seule et toujours chantant comme un oiseau.

Elle ne songe pas dans l'ombre à des soirs vagues
Où son front incliné se rougirait d'amour;
Mon départ à ses doigts n'a pas laissé de bagues,
De ces bagues d'argent qui parlent du retour...

Elle habite à Paris, où personne ne chante.
Un autre l'aime; elle est heureuse, ou fait semblant;
Elle ne se plaint pas, quand la vie est méchante;
Seulement, quelquefois, son sourire est plus lent.

Si j'ai pu l'adorer, ce n'est que par surprise ;
Elle n'était pas libre et portait à son doigt
Cet anneau d'un passé jaloux que rien ne brise :
Son corps, un jour donné, pour tous les jours se doit...

Et c'est pourquoi je songe, et malgré moi j'envie
Tous ceux qui, malheureux peut-être et séparés,
Après s'être attendus, auront toute leur vie
Pour vivre au grand soleil les bonheurs espérés.

La Chanson de l'Amour

Souriez-vous, les beaux Amants!
Pourquoi vous fuir?... O cœurs déjà complices,
Pourquoi retarder les délices
De vos premiers enchantements?

Souriez-vous, les beaux Amants!

Vous n'échapperez pas au baiser qui vous tente;
Il sera seulement plus grave après l'attente :
A quoi bon détourner vos bouches et vos yeux?
Hâtez-vous d'endormir, d'un corps insoucieux,
Tous les scrupules vains de votre âme hésitante...

Adorez-vous, les beaux Amants!
Pourquoi tarder?... D'un cœur toujours plus ivre,
Épuisez l'extase de vivre
Tous les bonheurs, tous les tourments!

Adorez-vous, les beaux Amants!

Vous n'échapperez pas aux mornes lassitudes
Qui de vos cœurs taris feront deux solitudes;
Un jour même vos corps seront deux étrangers :
A quoi bon vous unir de serments passagers?
Faites-vous un trésor de brèves gratitudes...

Oubliez-vous, les beaux Amants!
Pourquoi pleurer?... Votre amour n'est plus vôtre;
Vous songez aux bras l'un de l'autre
A de nouveaux enlacements...

Oubliez-vous, les beaux Amants!

Tristesse

Je te reconnais bien, mystérieuse hôtesse :
Tu ne m'apporteras ni surprise ni peur...
Je suis triste ce soir, de toute la tristesse
Que je sentais rôder à l'entour de mon cœur.

Pourtant, c'est le déclin d'une calme journée :
L'amitié ni l'amour ne m'ont pas fait souffrir...
Que viens-tu faire en moi, visiteuse obstinée,
Tristesse d'être heureux, tristesse de guérir?

Malentendu

Son visage avait l'air d'implorer et d'attendre.
C'était l'heure du soir qui tombe, l'heure tendre
Où les femmes ont peur de leur isolement :
Triste, je me sentais devenir son amant.
Ses yeux brillaient parfois d'un long regard avide
Puis se perdaient au loin dans l'ombre ; sa main vide
Semblait abandonnée, au bord de ses genoux...
Heure suprême, où rien qu'à nous parler de nous
Nos deux bouches déjà n'étaient plus étrangères !
Premier baiser des voix ! Fausses gaîtés légères !
Je sentais sous les mots qu'elle disait tout bas
Tressaillir d'autres mots qu'elle ne disait pas.
Ses gestes, ses regards, ses moindres attitudes,
Tout peuplait en mon cœur ces mornes solitudes

Que d'anciens amours nous laissent derrière eux.
L'obscur besoin d'aimer encore, d'être heureux,
De croire, d'obéir, tout me rapprochait d'elle.
Je redevenais humble et pour toujours fidèle;
Je ne savais plus rien; j'oubliais sans remord
Que notre amour, d'avance, était né pour la mort,
Et je n'ai pas compris sur sa bouche pâmée
Qu'elle n'aimait en moi que l'espoir d'être aimée.

Sommeil

LOURD sommeil du plaisir, viens endormir ma peine,
Mes espoirs, mes regrets, jusqu'à mes vains remords;
Multiplie et prolonge en ma vie incertaine
Tes passagères morts.

Tu m'as guéri déjà, viens me guérir encore!
Toi seul es bon, toi seul charmes fidèlement;
Apaise en moi ce cœur douloureux et sonore
De poète et d'amant.

Sur l'oreiller profond couche-moi sans pensée;
Mets sur mes yeux un voile aux choses d'alentour...
Et qu'enfin je repousse en mon âme offensée
Ce qui monte d'amour.

Premiers Baisers

Elle m'a dit : « Je veux que tu m'aimes, je veux... »
Son visage adouci riait dans ses cheveux
Qu'elle avait dénoués sur son épaule nue...
Elle avait dans les yeux cette grâce ingénue,
Cette espiègle gaîté des premiers rendez-vous ;
Et tous les deux, sans être inquiets ni jaloux,
Nous regardions ma main reposer dans les siennes,
Et nous nous racontions nos âmes anciennes,
Indulgents l'un à l'autre, avec la volonté
De nous connaître tels que nous avions été.
Légers et confiants, nous sentions nos pensées
Quitter soudain le poids des tristesses passées ;
Nous ne savions plus rien ; nous étions deux enfants,
Avec des rires purs et des yeux triomphants,

Rajeunis d'une joie inattendue et claire,
Fiers d'être l'un à l'autre et contents de nous plaire.
L'amour n'était pour nous, au loin, dans l'avenir,
Qu'un éternel bonheur quotidien d'unir
Nos lèvres et peut-être, un jour, plus tard, nos vies!
Tout s'égayait pour nous de caresses ravies...
Elle m'a dit : « Je veux que tu m'aimes... » Et moi,
J'ai pu la regarder, l'entendre, sans effroi!

Déclin

Je suis venu trop tard en des âmes vieillies
Que mon crédule amour ne pouvait rajeunir.
Le rêve était glané, les fleurs étaient cueillies;
Je me croyais l'espoir, j'étais le souvenir.

Ma tendresse éveillait de furtives tendresses;
Je troublais un moment des cœurs vite apaisés :
Les corps s'étaient donnés de toutes leurs caresses,
Et les bouches avaient rendu tous les baisers.

Je venais quand l'amour n'est plus tout dans la vie,
A l'heure où le cœur doute et s'est connu changeant;
Et je voulais n'aimer qu'une femme asservie
Aux caprices jaloux de mon rêve exigeant.

Et voici qu'à mon tour j'ai perdu ma jeunesse,
Et je ne sais plus croire à qui m'a trop menti.
Je ne regrette rien ; sans espoir qu'il renaisse,
Je souris au passé d'un sourire averti.

Mais, à force d'errer autour des âmes closes,
J'ai compris qu'il faut bien un jour se refermer :
Les choses m'ont manqué plus que mon cœur aux choses,
Et j'aurai, sans bonheur, passé le temps d'aimer.

Désir muet

Vous détournez les yeux, nous parlons d'être amis,
D'être heureux, de sourire encore.
Et parfois, sur un mot que vous avez permis,
L'espoir en mon cœur veut éclore.

Mais je me ressouviens du passé hasardeux,
J'arrête l'aveu qui s'élance,
Et graves, un moment, nous l'écoutons tous deux
Qui s'éloigne dans le silence.

Je n'ai rien dit; pourtant vous m'avez entendu
Et vous m'en voulez de me taire :
Car mon silence laisse entre nous suspendu
Plus d'amour et plus de mystère.

Vous incliniez la tête et, rougissante un peu,
Vous prépariez votre surprise ;
Vous regrettez surtout, peut-être, de l'aveu
Le reproche qu'il autorise.

Même sans m'accueillir, même si mon amour
Était de ceux que l'on repousse,
Vous étiez déjà prête à m'offrir en retour
Une amitié sensible et douce.

J'ai plus troublé votre âme en ne vous disant rien,
Vous demeurez tout inquiète ;
Et c'est vous, maintenant, dont le cœur près du mien
A la fois redoute et souhaite.

En dépit de vous-même, un caprice déçu
A mon amour vous intéresse
Et vous vous demandez par quels mots j'aurais su
Vous émouvoir de ma tendresse.

Tout mon désir muet vous gagne en ce moment.
Je vous regarde avec délice...
Je n'aurais pas été sans doute votre amant ;
Je suis un peu votre complice.

Prudence

Si je voulais, peut-être, douce amie
Que je plains et qui me plaignez,
J'éveillerais la tendresse endormie
Au fond de vos yeux résignés.

A votre insu, j'entrerais dans votre âme;
Vous me sentiriez devenir
Tel, malgré vous, que votre ennui réclame
L'amant prochain qui doit venir.

Je sais les mots dont la ferveur tremblante
Berce le cœur sans l'apaiser,
Et, peu à peu, sur la lèvre brûlante
Prépare le premier baiser.

Je sais, je sens l'heure obscure où persiste
L'éternel besoin de trahir,
Où, dans le soir qui tombe, l'on est triste
D'être fidèle et d'obéir;

Où le devoir tout à coup se révèle,
Morne, mélancolique et nu,
Où le désir d'une étreinte nouvelle
Émeut d'un frisson inconnu.

Je sais qu'un geste, un regard, un sourire
Font le silence plein d'aveux...
Et je n'aurais, alors, sans vous rien dire,
Qu'à me pencher sur vos cheveux.

Docilement, vous me laisseriez prendre,
Ce soir, dans ma main, votre main,
Qu'un autre, hélas! plus avide et moins tendre
Sur vos genoux prendra demain.

Et nous serions amants, voués aux doutes,
Aux mensonges de chaque jour,
Aux désespoirs des cœurs furtifs, à toutes
Les angoisses d'un pauvre amour.

Et nous n'aurions, parfois, sans les paresses
Qui font les baisers plus aimants,
Que le bonheur de rapides caresses
Et de hâtifs consentements.

Nous userions ce qui nous reste encore
De rêve possible à tous deux,
Pour des plaisirs que la fièvre dévore,
En des rendez-vous hasardeux.

Et le fardeau des misères passées
Demain retomberait sur nous,
Si je laissais s'alanguir mes pensées
Imprudentes, autour de vous.

Trop tard

Tout à l'heure, pendant qu'assis auprès de vous
Je vous parlais, tout bas, de mes tristesses vagues,
J'ai senti que j'étais jaloux
De voir vos yeux pensifs s'attacher à vos bagues.

Je ne vous aime pas; nous sommes des amis;
Notre double passé nous garde l'un de l'autre,
Et c'est avec des mots permis
Que ma peine parfois a pitié de la vôtre.

Nous n'avons pas besoin de nous interroger;
Nous avons poursuivi longtemps, sans nous connaître,
Le même rêve mensonger,
Qui, rêvé par tous deux, n'eût pas menti peut-être.

Et, tandis que vos yeux, où meurt la fin du jour,
Se souviennent, je sens un peu de jalousie,
Et je songe à l'unique amour
Qui remplirait mon cœur s'il vous avait choisie...

Été

J'AI tant de rêve au cœur en ce matin joyeux
Que la petite chambre en est tout agrandie :
Un horizon de plaine immense est dans mes yeux,
Et ma pensée est comme une abeille étourdie.

Elle va, vient, se pose à peine, s'enivrant
Elle-même du vol insensé qui l'emporte...
Premier soleil d'été, qui trouble et qui surprend,
Comme vous m'emplissez d'une langueur trop forte !

Dès l'aube et jusqu'au soir je vous sens m'épuiser
De vos caresses d'or qui donnent le vertige ;
Mon désir me consume, et, sous votre baiser,
Je suis comme les fleurs qui brûlent sur leur tige.

Premier soleil d'été, puissant comme l'amour,
En mon cœur enflammé, vous êtes son complice :
Sans trêve et sans pitié, comme lui, tour à tour,
Vous êtes un tourment, vous êtes un délice.

Je ferme en vain mes yeux blessés par vos ardeurs :
Vous me suivez dans l'ombre où je me réfugie,
Et je sens m'enivrer, plus lourdes, les odeurs;
Le bruit est plus sonore en mon âme élargie.

Des souvenirs fiévreux naissent de mon émoi.
J'accueille avidement leur présence irritante,
Et, jusqu'au soir lointain, tout multiplie en moi
Une fatigue où veille une éternelle attente.

Délivrance

Quand je me ressouviens de nous, de ces deux ans,
De nos désirs, toujours l'un à l'autre présents,
De cette infatigable et jalouse tendresse,
Si vaine en ses transports, si lourde en sa détresse,
Qui nous faisait amants, complices, — tour à tour,
Victimes et bourreaux de misère et d'amour; —
Maintenant que mon cœur t'échappe et se délivre,
Que l'espoir d'oublier et le charme de vivre,
Brusquement, au seuil clair de la sombre prison,
M'ont rajeuni d'air pur et de large horizon,
Tout ce bonheur soudain m'enivre, où ne persiste
Du stérile passé qu'un grand reproche triste :
L'avenir se repeuple, à retrouver en moi,
Libre de sa pensée et libre en son émoi,

Toute meurtrie encor, mais déjà consolée,
Mon âme, si longtemps esclave et violée...
Est-ce donc bien fini?... Se peut-il, cœur amer,
Que toute l'eau fangeuse ait coulé vers la mer?

Aveu

Ce soir, je pense à toi, sans penser à moi-même,
Doucement, gravement, sans haine et sans mépris...
Je ne t'en voudrai plus; mes chagrins sont guéris;
Je puis aimer encore et désirer qu'on m'aime.

Je songe à notre amour, — au loin, — qui fut si doux,
D'une douceur que tant d'amertume a suivie.
Je songe à tout cela, qui fut toute ma vie,
Comme si les amants n'avaient pas été nous.

Mon cœur a dépouillé la rancune exigeante
D'un rêve trop fidèle et trop passionné :
Depuis que j'ai l'orgueil de t'avoir pardonné,
Ton nom n'irrite plus ma mémoire indulgente.

Je te vois maintenant telle qu'au premier jour
A ton premier regard j'aurais dû te connaître,
Éprise des baisers que les tiens faisaient naître,
De toute la gaîté légère de l'amour.

Je revois dans mes bras ta tête abandonnée,
Tes yeux et ton visage épuisés de bonheur...
Mais ton désir, hélas! n'enchaînait pas ton cœur;
Tu ne promettais rien lorsque tu t'es donnée.

Après le double émoi du plaisir passager,
Même à l'heure fervente où monte des caresses
L'involontaire encens des naïves tendresses,
Ton visage muet craignait de t'engager.

Aux soirs les plus heureux dédaignant d'être aimée,
Quand tu me souriais, pâle dans tes cheveux,
Ton regard, brusquement, refusait les aveux :
J'errais, dans l'ombre, autour d'une âme refermée...

Au lieu de t'en vouloir, j'admire maintenant
L'effort quotidien de cette vigilance
Qui te faisait garder, derrière ton silence,
Un cœur prudent et libre en ton corps frissonnant.

Recommencements

Tristesse d'avoir cru que l'amour peut changer
Une âme et faire un cœur grave d'un cœur léger,
Suis-je donc né pour t'éprouver sans cesse?
Et, chaque fois crédule aux serments des aveux,
Serai-je donc toujours la dupe de mes vœux?
Ne puis-je, hélas! oublier sans tristesse?

Pourtant, je les connais, ces mornes fins d'amour,
Ces reprises d'espoir et d'adieu, tour à tour,
Cette agonie atroce des ruptures,
Toute cette rançon des bonheurs inconstants
Qu'aux soirs de solitude il faut payer longtemps...
Je les connais, ces misères futures!

Je sais qu'à la minute où mon cœur rassuré
Ne redoutera plus d'avoir trop espéré
    Et s'en voudrait de son inquiétude,
La trahison viendra, d'un retour imprévu.
Je me retrouverai fidèle et dépourvu,
    Plus accablé d'ombre et de lassitude.

De nouveau, je croirai tout perdre en te perdant,
Passagère douceur d'un amour imprudent!
    Ma vie, au loin, sera déserte et nue,
Et, demain comme hier, j'aimerai sans choisir,
Tendre parce qu'un soir de hâte mon désir
    M'a mis au cœur la première venue.

Nocturne

Celle que j'aime est, quelque part,
Attentive au bonheur d'un autre...
Dormons, mes rêves!... Il est tard...
Quelle folie est donc la nôtre?

Voici l'heure des soirs anciens,
Des soirs tendres où, sans rien dire,
Elle mêlait mes doigts aux siens
Et souriait à mon sourire.

Quittant le livre refermé,
Ses yeux brillaient d'un clair reproche
Tout son corps, épris d'être aimé,
Lentement se faisait plus proche.

Au loin, le silence était doux,
Et douce en nos yeux la lumière;
Calme, notre désir en nous
Attendait l'heure coutumière...

Auprès d'un autre, quelque part,
Elle est la maîtresse et l'amie...
Dormons, mes rêves!... Il est tard...
Peut-être, elle s'est endormie.

Fin d'Amour

Il faudra l'oublier... Il faut... Je le sais bien,
Hélas! qu'après son cœur l'oubli prendra le mien...
Pourtant, je ne veux pas encore...
Moi-même, je prolonge avidement l'émoi
Que le passé fragile éveille encore en moi...
J'ai des tristesses qu'elle ignore.

Non la tristesse vaine, égoïste en ses pleurs,
Et qui n'exalte en nous que nos propres douleurs :
Cette tristesse-là, qu'importe!
J'ai connu trop souvent le mal d'avoir aimé.
Sa perte laisse en moi le deuil accoutumé
Que laisse une espérance morte.

Au loin, tout m'apparaît vide et silencieux :
Elle manque à mon cœur, à ma bouche, à mes yeux,
Mais je me résigne à ma peine.
Ce qui s'afflige en moi, ce n'est pas seulement
Ma brusque solitude et mon délaissement...
J'ai su lui pardonner sans haine.

D'autres avaient passé, dont l'adieu me fut prompt;
D'avance, je sais bien que d'autres passeront;
Mon regret les suivra, peut-être,
Et, d'un suprême effort, voudra les retenir;
Puis de ma vie, un jour, puis de mon souvenir,
Je les sentirai disparaître.

Je ne m'en voudrai pas du bonheur passager
Que nos désirs changeants n'ont pas su prolonger :
Nous nous serons aimés sans crime;
Nous serons demeurés des amants inconnus,
Libres et sans remords de s'être appartenus :
Nous n'aurons pas fait de victime...

Mais toi, pour t'aimer, toi, pour avoir accepté
Ton amour dans mon cœur et dans ma volonté,
Pour avoir permis l'imprudence

De tes yeux qui, toujours, guidaient jusqu'à mes yeux
D'un avide et luisant regard, insoucieux
Qu'on surprenne leur confidence;

Pour n'avoir point forcé ton visage au secret,
Pour avoir accueilli ton désir indiscret
Qui nous dénonçait à voix haute,
Comme je nous croyais sûrs de toi, sûrs de nous,
Sûrs d'un assez profond bonheur pour être absous
De ta folie et de ma faute!

Oh! comme je t'ouvrais, d'avance, ma maison,
Et comme je t'avais donné sans trahison
Tout mon cœur et toute ma vie!
Mais ton cœur incertain s'est bien vite repris :
Quand elle eut un moment rêvé sur les débris,
Ta tendresse fut assouvie.

Je me retrouve seul et tu ne m'as laissé,
De tout cet espoir jeune et de tout ce passé,
Que la rancune et que la honte
D'un de ces lents remords que rien ne peut guérir,
Et dont le goût de cendre, à l'heure de mourir,
Du cœur aux lèvres vous remonte...

Complainte

Ce n'est pas toi que je regrette,
C'est le rêve par toi déçu,
Mon cœur jeune et la foi secrète,
Que je gardais à mon insu.

Je ne t'en veux pas; je devine...
Ton désir vain s'est effeuillé...
Je t'ai faite en moi trop divine,
Je me suis trop agenouillé.

Tu n'étais qu'une pauvre femme...
Je te croyais naïvement
Endormie au fond de ton âme,
Comme la Belle au bois dormant.

Et je me disais que sans doute
Je te réveillerais, un jour,
Neuve comme autrefois et toute
Ressuscitée à mon amour...

Mais c'est en vain que je t'apporte
L'espoir d'un suprême printemps :
La Belle au bois dormant est morte,
Elle avait dormi trop longtemps...

Espoir secret

J'ai rêvé de sonner très tard — comme autrefois
Les voyageurs perdus dans l'épaisseur des bois —
A la porte d'un vieux château muet et sombre
Où seule une fenêtre, encor, veille dans l'ombre,
Tranquille, bienveillante, — aux vitres sans rideaux...
Et, peu à peu, ce poids d'invisibles fardeaux
Que le déclin du jour en notre âme exagère
Ne serait plus en moi que fatigue légère;
Une vague douceur de promesse et d'espoir
Ferait autour de moi le silence moins noir,
Et bientôt, pas à pas, aux fentes de la porte,
Je verrais s'approcher la lampe qu'on apporte.
Je ne sentirais plus le froid, l'isolement.
Quelque vieux serviteur ouvrirait lentement,

Très digne, mais avec un air de bienvenue :
Sa figure serait, d'avance, un peu connue ;
Il aurait dans les yeux l'accueil sans trahison
Qui fait qu'on se sent bien déjà dans la maison,
Et, la lampe à la main, sans que son geste hésite,
Comme si tout le monde attendait ma visite,
Il me précéderait le long du corridor...
Dans la douce lumière aux calmes reflets d'or,
Nous allons : sans rien dire, il m'éclaire la voie ;
Et dans cette demeure où le hasard m'envoie
Je sais déjà que rien ne sera décevant.
J'imagine, à la fois gentilhomme et savant,
Mon hôte, comme un grand vieillard à barbe grise,
Avec des yeux très bleus sans trouble et sans surprise,
Une voix lente et grave, un sourire léger,
Dont la bonté rassure au lieu d'interroger.
Et j'imagine aussi, prêt à la reconnaître,
La pièce dont la lampe éclairait la fenêtre,
Tout à l'heure, et veillait dans l'ombre et m'appela...
La porte s'ouvre, j'entre... Oui, c'était bien cela :
Tous les meubles sont bien pareils à mon attente.
La haute cheminée est toute crépitante
D'un bon feu vif et clair qui danse éperdument,
Et la joyeuse flamme alerte du sarment
Anime de lueurs et d'ombres le silence
Où, paisible, un tic tac d'horloge se balance...

Et je reste immobile, un moment, sur le seuil :
Car tout semble désert à mon premier coup d'œil.
Le vieillard aux yeux clairs que je croyais m'attendre
N'est pas là... Seulement, sans voir et sans entendre,
Une femme, là-bas, penche la tête et lit...
Je m'arrête ; en mon cœur, mon destin s'accomplit,
Et tous les souvenirs s'en vont de ma pensée...
Alors elle interrompt la page commencée,
Lève la tête un peu, silencieusement,
Et regarde sans hâte et sans étonnement,
Avec un pur regard confiant et fidèle :
Elle est sûre de moi, comme elle est sûre d'elle...
Sans rien dire, elle vient à moi, me tend la main,
Et je sens que je suis au terme du chemin.

Baisers

PREMIERS baisers vainqueurs sur des lèvres tremblantes,
Sur tout un clair visage où l'amour se défend :
On a l'impatience et l'orgueil d'un enfant,
Ses craintes, ses ferveurs, ses hâtes violentes.

Tout est caresse au cœur et frissons inconnus,
Bonheur extasié sous la main, sous la bouche,
Tandis que le désir poursuit, tendre et farouche,
Sa conquête brutale et ses jeux ingénus.

On oublie ardemment les misères passées,
Et que d'autres baisers nous ont menti déjà ;
On ne veut plus savoir que l'amour prolongea
Moins d'espoir que de peine au fond de nos pensées.

On sent des mots lointains, dont la candeur surprend,
Vous remonter du cœur et trembler sur vos lèvres;
On retrouve, on implore, avec les mêmes fièvres,
Tout son premier bonheur anxieux et souffrant.

On se croyait guéri d'être crédule et tendre;
On s'efforçait d'aimer la douceur de vieillir,
Et l'on sent tout à coup brûler et tressaillir
Le désir éternel qui veillait sous la cendre,

Le désir obstiné qui survit à l'amour,
— Seul rayon qui s'attarde au soir de la jeunesse
Et, dans la mort de tout, fidèlement renaisse
De l'ombre où nos espoirs s'abîment tour à tour.

Rancune

Pourquoi ne t'ai-je pas aimée,
Pauvre amie au cœur imprudent,
Sœur tendre et longtemps réclamée,
Et que je quitte cependant?

Nulle bouche ne m'a su dire
Des mots qui me comprenaient mieux,
Et nulle n'avait ton sourire
Intelligent et sérieux

Nulle à mes vœux ne fut plus douce
Ni plus ardente à m'apaiser...
Et cependant je te repousse
Sans le regret de ton baiser.

J'ai beau savoir que, dans ma vie,
La quiétude et le bonheur
Fidèlement t'auraient suivie,
Si je t'avais donné mon cœur.

Hélas! même la gratitude
Qu'imploraient tes regards soumis
Laissait toujours dans ma voix rude
S'irriter des mots ennemis.

Mes caresses restaient distraites,
Mon cœur ne pouvait pas s'ouvrir;
Tes indulgences toujours prêtes
M'exaspéraient sans m'attendrir.

Et si tu penchais, toute proche,
Sur moi ton visage affligé,
Je n'y voyais que le reproche
De ton amour découragé.

Quand je te sentais le plus tendre,
Je demeurais silencieux,
Malgré moi, pour ne pas entendre
Les mots devinés dans tes yeux.

Ton bonheur me comblait trop vite :
Il me semble encore te voir
Cherchant mon regard qui t'évite
Pour y surprendre un peu d'espoir.

Tu veillais autour de mon âme
Sans plaintes, mais si tristement!...
Tu venais trop tard, pauvre femme,
Avec un désir trop aimant.

Et, quand ton cœur semblait éclore,
Je t'en voulais à mon insu
De sourire et de croire encore
A tout ce qui m'avait déçu.

Le Nom

Je ne vous aime plus, vous que j'ai tant aimée...
Hier, distraitement, quelqu'un vous a nommée,
Sans réveiller en moi les souvenirs dormants,
Sans même que mon cœur hâte ses battements,
Sans creuser dans mon âme un sillage de rêve,
Sans laisser dans ma vie une tristesse brève.
Votre nom a passé comme un nom inconnu,
Votre nom qui pour moi, jadis, a contenu
Tout le bonheur d'aimer et tout l'orgueil de vivre!
Je me souviens pourtant... Votre nom? J'étais ivre
Autrefois de l'entendre et de cacher en moi
Tout le grand flot puissant d'allégresse et d'émoi
Que je sentais soudain bondir à la surface...
Votre nom!... Comme tout se dépeuple et s'efface!

Larmes

Une larme, une larme encore...
Du fond de mon cœur anxieux,
Lentement, je vous sens éclore,
O douces larmes, fleurs des yeux!

Vous montez lourdes et pressées,
Et voici que monte avec vous
Tout un flot de choses passées
Au murmure puissant et doux.

Loin, très loin, dans l'ombre j'écoute :
Mes souvenirs sont en chemin;
L'un poussant l'autre, goutte à goutte
Ils tombent et brûlent ma main.

Coulez toutes, anciennes larmes!
Je vous accueille sans remords,
Derniers regrets, suprêmes charmes
Des bonheurs fragiles — et morts!

Vous êtes tout ce qui persiste
Du rêveur tendre que je fus...
Quittez pour toujours ma chair triste,
Pleurs attardés, soupirs confus!

Survivantes de mes alarmes,
Reliques d'un lointain émoi,
Je sens avec vous, douces larmes,
Tout le passé sortir de moi.

Tendresse

Toi dont les yeux toujours brillent de flammes gaies,
Je t'aime plus qu'une autre, aux heures fatiguées
Où mon rêve s'attarde, au loin, dans un passé
De somnolence morne et de plaisir lassé.
O petite maîtresse heureuse, qui t'éveilles
A l'amour, dont le cœur est peuplé de merveilles,
Dont tous les gestes sont ingénus et charmants,
Dont le rire sonore est fait d'étonnements,
Tu ne demandes rien, tu n'as pas de reproche,
Et tu demeures là dans l'ombre, toute proche
De plus en plus, — dans l'ombre où ton corps s'enhardit,
Rougissante parfois d'un mot que tu m'as dit...
O petite maîtresse heureuse, obscure et tendre,
Qui te penches sur moi, toujours prête à répandre
Sur mon front, sur ma bouche et sur mes yeux distraits
L'eau pure de tes bras délicieux et frais.

Clairvoyance

PRENDS garde : nos baisers sont doux ; le soir est tendre
Il ne faut pas me croire, il ne faut pas entendre
Les mots mystérieux qui montent de mon cœur...
Ce soir, l'amour d'aimer s'exalte en nous. J'ai peur.
Je voudrais seulement te sourire et me taire.
N'écoute pas. Je sens qu'une âme involontaire
Pour une heure, ardemment, se lève d'autrefois
Et brille dans mes yeux et tremble dans ma voix.
Mon âme s'est usée à force de renaître.
Demain, je serai las ; je t'en voudrai peut-être.
Je te reprocherai d'avoir, à ton insu,
Réveillé dans mon cœur tout ce qui l'a déçu.
Seul mon corps est heureux. Mes secrètes pensées
Sont lourdes, pour jamais, de tristesses passées...

n te parlant d'amour, hélas! je reconnais
ous les mots qu'autrefois à d'autres je donnais :
e bonheur a si peu de mots, — toujours les mêmes!
coute, il ne faut pas me dire que tu m'aimes;
. ne faut pas chercher à lire dans mes yeux
e taciturne appel d'un espoir anxieux
Qui malgré moi survit peut-être, et que j'ignore...
Même si je voulais aimer, t'aimer encore,
'oi, du moins, reste heureuse, évite d'engager
'on cœur libre, ton cœur inutile et léger.

Rajeunissement

Je veux te caresser de caresses légères
Qui se posent gaiement sur toi, — si passagères
Que l'on n'a pas le temps d'épuiser leur douceur; —
Je veux te caresser au front, comme une sœur,
Avec des mots très purs et très vagues, à peine
Tremblants, avec des mots de tendresse lointaine
Qui te rajeuniront la pensée et le corps
Et qui mettront le trouble ancien d'un remords
En ton âme d'enfant, soudain redevenue
Toute pleine de rêve et de crainte ingénue...
Et lorsque, autour de toi, je fermerai mes bras,
Que, de tes yeux jusqu'à ta bouche, tu verras
Mes lèvres en prière et mon baiser descendre,
Tu te reprocheras de te sentir si tendre;

Tu voudras t'échapper, renverser loin de moi
Ton visage durci de révolte et d'effroi ;
Tu me regarderas, n'osant me reconnaître,
Et puis tu sentiras au fond de toi renaître,
Sous mon joyeux sourire avidement penché,
L'invincible langueur de ton premier péché.

Expérience

Et puis tu t'en iras, pauvre petite amie,
Tu t'en iras, comme les autres, quelque jour...
L'inconstance n'est qu'endormie
Dans le fond de ton cœur amoureux de l'amour.

Lorsque je serai bien celui que tu souhaites,
Tendre, fidèle, heureux de rajeunir pour toi,
Sans les rancunes inquiètes
Que ton sourire neuf vient apaiser en moi;

Lorsque j'aurai perdu ce charme de mystère,
De passé douloureux et de rêve secret,
Cet air d'absence involontaire
Où tes yeux attentifs croient surprendre un regret;

Lorsque tu verras tout le bonheur de ma vie
Être fait de ta grâce ou de ton souvenir;
Après la surprise ravie
De sentir pleinement un cœur t'appartenir,

Tout à coup, près de moi, sûre de ma tendresse,
Tu trouveras, malgré toi-même, à ton insu,
Dans la plus intime caresse
Quelque chose d'un peu monotone et déçu.

Et, regrettant bientôt la volupté fiévreuse
D'épier dans mes bras mon regard incertain,
Tout le vague ennui d'être heureuse
Un jour t'emportera vers quelque amour lointain.

Orgueil triste

Oui, peut-être, j'aurai, pour les seules ivresses
D'un crédule désir,
Adoré trop souvent celles que mes caresses
Ne devaient pas choisir.

Et j'aurai trop souvent dans une âme hésitante,
Au lieu de l'apaiser,
Laissé furtivement tomber le mot qui tente
Et surprend le baiser.

J'ai trop aimé l'amour, ses butins et ses fièvres,
Pour avoir su jamais
Renoncer à sa gloire et détourner mes lèvres
Des lèvres que j'aimais.

Du moins, j'aurai donné, d'une tendresse grave,
Chaque fois tout mon cœur;
Je redevenais humble et pour toujours esclave
De qui j'étais vainqueur.

Mon amour n'a pas fait de ces lentes victimes
Comme en aime l'amour,
Et qui, mornes, au poids des misères intimes
Succombent chaque jour.

J'ai voulu le bonheur de toutes, une à une;
Et je les aimais tant
Qu'elles ont dédaigné ma tendresse importune,
Mon désir trop constant.

J'étais puni, d'avance, en détresses futures,
Si mon cœur fut mauvais;
Et j'ai payé toujours, à l'heure des ruptures,
Plus que je ne devais.

Jour perdu

Il est des jours, parfois, en qui l'on fait tenir
Tous ses rêves épars de tendresse inquiète,
Où l'on est plus crédule aux choses qu'on souhaite...
J'avais trop espéré du jour qui va finir.

Tristement je regarde, au bord de ma fenêtre,
Un reste de clarté qui traîne à l'horizon;
Mais je sens qu'il fait noir déjà dans la maison,
Et la nuit, peu à peu, m'entoure et me pénètre.

C'est l'heure vide et sombre, au soir d'un jour perdu,
Où je sais que plus rien n'entrera dans ma vie.
Comment distraire enfin mon âme inassouvie
De ce vague bonheur que j'ai trop attendu?

Je voudrais m'endormir sans fièvre et sans pensée,
Fermer les yeux longtemps et m'éteindre à mon tour,
Comme s'éteint le ciel en cette fin de jour,
Sentir ma peine en moi lentement dispersée.

Un besoin d'être heureux s'obstine dans mon cœur
Et me tient éveillé, ce soir, malgré moi-même...
Tout le secret tourment d'aimer sans qu'on vous aime
En ce cœur trop meurtri s'avive de rancœur.

D'anciennes visions montent de ma mémoire :
Je songe que là-bas, dans le calme décor
Du pays méconnu, je pourrais vivre encor,
Sans rêve ambitieux de maîtresse ou de gloire.

Et le désir nouveau me prend d'y revenir,
Pour toujours, au déclin de ma jeunesse lasse,
De reposer mon front, de retrouver ma place
Dans la vieille maison pleine de souvenir.

Mon âme deviendrait comme les autres âmes :
Je ne poursuivrais plus d'impossibles bonheurs;
J'aimerais les enfants, les livres et les fleurs,
Une femme, sans doute, et non toutes les femmes.

Je ne saurais plus rien des maux que j'ai soufferts...
Seulement, quelquefois, le soir, à ma fenêtre,
En songeant au passé, j'aurais l'orgueil, peut-être,
D'ensevelir en moi la gloire d'un beau vers.

Éveil

A Madame J. Bartet.

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à midi,
Que mon cœur tout à coup troublé s'est enhardi
Jusqu'à son premier rêve, épris d'être plus tendre;
Et, depuis ce jour-là, j'ai commencé d'attendre
Quelque immense bonheur qui n'est jamais venu.

Mes yeux nouveaux riaient à ce monde inconnu
Où l'homme traînera son ennui monotone,
Mais dont l'enfant joyeux avidement s'étonne :
J'avais sept ans peut-être et ce preste désir
Où l'œil voudrait tout voir et la main tout saisir,
Mais qui s'arrête encore au seul aspect des choses.
J'aimais confusément les soirs d'être si roses

Et d'allumer parfois, à l'heure où tout s'endort,
Aux vitres des maisons leurs grandes flammes d'or;
J'aimais les jardins fiers de leur verdure neuve,
La brume des coteaux, et j'aimais l'eau du fleuve
D'avoir tant de reflets tour à tour bleus ou gris
Et de couler si vite entre ses bords fleuris.
J'aimais l'ombre, en été, l'ombre tiède et légère...
Je vivais tous mes jours blotti près de ma mère,
Dans un pli de sa robe, au creux de ses genoux;
Je me sentais comme elle un cœur peureux et doux,
Un tendre cœur d'enfant maternel aux poupées.
Je regardais ses mains, tout le jour occupées,
Où se hâtait l'aiguille alerte, où les ciseaux
S'ouvraient parfois comme les ailes des oiseaux.
Et, près d'elle, immobile, et pourtant hors d'haleine,
J'essayais d'imiter les belles fleurs de laine
Qui semblaient sous ses doigts éclore en quelques points.
Puis, je quittais l'aiguille et je serrais les poings,
Las d'avoir si longtemps visé comme des cibles,
Au long du canevas, les trous inaccessibles...

Et je vivais ainsi, n'ayant pas d'autres vœux
Que de sentir, parfois, traîner dans mes cheveux,
Sitôt que je levais ma tête ébouriffée,
Nonchalante, un instant, la main aux doigts de fée.
Je n'imaginais rien de ma vie, autre part;

Je me voyais grandir et vieillir, sans départ,
Dans ce même coin, près de la fenêtre claire.
Doucement, gravement, je me sentais me plaire
A cette quiétude heureuse où je vivais
Rêveur, mais sans savoir même que je rêvais,
Tant le plaisir toujours y suivait la promesse.

Je me souviens... Ce fut un dimanche, à la messe.
Je revois ma grand'mère, avec son châle noir,
Qui, des yeux, me faisait me lever ou m'asseoir.
J'entends encor les clefs qui tintaient dans sa poche...
Dans la pénombre, autour de nous, de proche en proche,
Sonnant sur le pavé glissant de marbre nu,
J'écoutais se hâter les pas trotte-menu
Des vieilles en retard, toutes préoccupées
De réclamer sans bruit leurs chaises usurpées;
J'écoutais, sans tourner la tête, sagement.
L'église s'emplissait d'un long chuchotement...
Ma grand'mère, parfois, me confiait son livre;
Et, quand j'ouvrais enfin les deux fermoirs de cuivre,
Je baisais longuement, d'un cœur dévotieux,
Quelque image bénie où trônaient dans les cieux
Tous les saints et Dieu même, avec sa barbe blanche.

Je me souviens... Ce fut à la messe, un dimanche.
D'avance, j'ai connu mon destin, ce jour-là,

Et d'un premier désir vague mon cœur trembla,
Comme, au seuil de l'amour, tremble le cœur des vierge
Sur l'autel, on avait allumé tous les cierges,
Et l'on avait brûlé peut-être plus d'encens;
Dans un rayon, des grains de poussière dansants
Amusaient mon regard de leurs rondes légères.
Je sentais, malgré moi, des douceurs étrangères
Distraire mon esprit de son recueillement.
J'attendais quelque chose, en moi, confusément.
Je découvrais soudain qu'une obscure défense
Veillait de tous côtés autour de mon enfance;
J'éprouvais que mon cœur était emprisonné,
Que je restais petit, depuis que j'étais né,
Mais qu'un jour de langueur inquiète et ravie
Une ivresse inconnue entrerait dans ma vie,
Que je serais plus tard un autre, et pourtant moi...
Je me réfugiais, pensif, en mon émoi,
Et je fermais les yeux, comprenant qu'il existe
Un monde intérieur où l'on est seul, et triste
Ou joyeux de chagrin ou de bonheur secret.
Et, sans espoir précis, j'avais comme un regret
De vivre insoucieux, d'être un enfant encore,
Dont l'âme curieuse elle-même s'ignore,
Un chimérique enfant, trop sûr d'être adoré...

Mes yeux rêveurs suivaient le beau rayon doré,

Délaissant le vieux livre et les vieilles images,
Comme autrefois les yeux dociles des rois mages,
Guidés par le regard divin tombé du ciel,
Suivaient, de pas en pas, l'étoile de Noël.
J'étais plein d'une attente, et dans l'église sombre
Le beau rayon doré faisait sortir de l'ombre
Les sourires pieux éclairés un moment...
Enfin il se posa, mystérieusement,
De visage en visage, et comme par surprise,
Sur une femme en pleurs dans une robe grise.
Et je ne vis plus qu'elle, et ce fut comme si
Tout le reste s'était brusquement obscurci,
Et la lumière était, en l'éclairant, si belle
Que l'oblique rayon semblait émaner d'elle.
Sa nuque était penchée au bord du col montant;
Mes yeux n'apercevaient qu'un peu d'elle pourtant,
Et j'étais sûr déjà de l'aimer tout entière :
Je devinais le coin de sa lèvre en prière;
Ses clairs cheveux brillaient, noués de velours noir,
Du même blond rosé que le soleil du soir;
Ses yeux cachés pleuraient, contre sa main mouillée,
Un de ces deuils muets de femme agenouillée,
Toute blessée encor de quelque morne adieu
Qu'elle dérobe au monde et qu'elle avoue à Dieu.
Toute son attitude allongeait sa sveltesse;
Et, de la voir si jeune avec tant de tristesse,

Je me sentais troublé d'un vertige inconnu.
Sa manche découvrait un peu de son bras nu,
Et la toute-puissante angoisse d'un mystère
M'enivrait peu à peu d'un trouble involontaire.
J'aurais voulu baiser les larmes de ses yeux
Et grandir tout à coup pour la consoler mieux;
Et, dans un brusque émoi, j'ai compris que ma vie
Serait toute en mon cœur et toujours asservie,
Sans lumière et sans joie, au charme humble et discret
Des pauvres yeux meurtris qui pleurent en secret.

Petite Amie

Le vieux jardin aux murs fleuris de clématite,
Quand je ferme les yeux m'apparaît toujours grand,
Et vous m'apparaissez toujours toute petite,
Le visage éclairé d'un rire espiègle et franc.

Je vous revois toujours dans l'herbe ensoleillée
Où tremblaient, au matin, de lumineux réseaux,
Légère et bondissante, aussitôt réveillée,
Cherchant partout des yeux les fleurs et les oiseaux.

On n'était jamais sûr, à la plus haute branche,
De ne pas voir surgir dans les feuilles, soudain,
Votre figure blonde et votre robe blanche,
Comme une fleur grimpante au milieu du jardin.

Moi, j'étais votre aîné de quelques jours à peine :
Je crois bien qu'à nous deux nous n'avions pas vingt ans.
Vos caprices régnaient sur mon âme incertaine,
Je suivais comme un fou vos désirs inconstants.

Vous saviez ma faiblesse et vous brusquiez sans trêve
Avec des mots railleurs, dont je pleurais parfois,
Mon cœur épris déjà de tendresse et de rêve
Et de sages projets murmurés à mi-voix.

Vous ne vouliez pas voir mes yeux pleins de reproches;
Mes pas, derrière vous, se hâtaient tristement.
J'aurais aimé des jeux calmes, où l'on est proches,
Où l'on se dit : « Monsieur, madame, » en se nommant.

Dédaignant la poupée et les pâtés de sable,
Vous n'aimiez que les jeux bruyants et garçonniers;
Vous n'aviez de bonheur que d'être insaisissable,
Et vos gestes boudaient, s'ils étaient prisonniers.

Vous pâlissiez bientôt sur les livres d'études;
Par delà les gros murs sombres de la maison,
Vos rêves pourchassaient toute la multitude
Des insectes cachés dans l'herbe en floraison.

Les lettres, une à une, au long de chaque ligne,
Marchaient en file noire, ainsi que des fourmis;
Des moineaux effrontés venaient vous faire signe;
Vous regardiez de loin les arbres, vos amis.

Vous écoutiez les chiens courir sur la pelouse,
Et vous aviez parfois des larmes dans les yeux,
Et votre petite âme était toute jalouse
De leur course enivrée et de leurs bonds joyeux.

Vous ne compreniez pas qu'à l'heure chaude où vibre
La rumeur de l'été sous le ciel éclatant
On puisse être vivante et ne pas être libre,
Quand tout le grand jardin vous rit et vous attend.

Votre cœur s'irritait, sans comprendre qu'il faille
Sur des mots inconnus tendre ses yeux distraits,
Au lieu de s'en aller, sous un chapeau de paille,
Courir dans le soleil et s'éventer d'air frais,

Au lieu de se rouler dans l'herbe et dans la mousse,
D'écraser dans ses mains les roses des massifs!...
Et le soir seulement vous étiez grave et douce,
Avec des gestes lents et des regards pensifs.

Vos pas se rapprochaient de la maison amie,
Sitôt que vous sentiez les ombres en chemin;
Peureuse, tout à coup, dans la clarté blêmie,
Les fleurs que vous teniez vous tombaient de la main.

Vous m'appeliez des yeux; mon heure était venue :
Docile, près de moi, vous daigniez vous asseoir,
Et ma tendresse enfin, tout le jour méconnue,
Vous était un refuge aux approches du soir.

Alors vous n'étiez plus rieuse ni farouche;
Vous-même, vous preniez ma main sur mes genoux;
Des mots presque amoureux montaient à votre bouche
Tandis que le jardin mourait autour de nous...

Inoubliables soirs où, l'âme déjà tendre,
Nous nous sentions unis par le double besoin
Vous, d'être protégée, et moi, de vous défendre
Contre les sourds bruits noirs qu'on entendait au loin.

Mes bras à votre cou rassuraient votre crainte;
Vous incliniez la tête et vous fermiez les yeux,
Aimant déjà peut-être en cette longue étreinte
Un espoir de bonheur vague et silencieux.

Et peu à peu, serrés bien fort l'un contre l'autre,
Immobiles, muets sous le ciel obscurci,
Nous n'entendions plus rien que mon cœur et le vôtre,
Et nous n'aimions plus rien que de rester ainsi.

Là-bas

La-bas, dans ma petite ville,
Qui s'éveille dès le matin
Et qui s'endort, le soir, tranquille,
A l'heure où le soleil s'éteint,

Au pied des coteaux que domine
Un mont neigeux à l'horizon,
Au bord du fleuve qui chemine
A la porte de ma maison,

Dans ce pays de ma jeunesse
Où mes quinze ans ont frissonné,
J'irai pour que mon cœur renaisse
Tendre et fort comme il était né.

Je quitterai la chambre étroite
Où, quand je m'éveille alourdi,
Jamais la vitre ne miroite
Même au clair soleil de midi.

La chambre où le jour lent se traîne
Sans presque changer de couleur,
Où le printemps allume à peine
Dans l'ombre une vague pâleur,

La chambre où, depuis tant d'années,
J'ai senti mourir, chaque soir,
Avec le déclin des journées
Un peu de force, un peu d'espoir.

J'ai vécu là ma solitude,
Meurtri, nuit et jour, dans mon coin,
Par la rumeur de multitude
Qui monte de la Ville, au loin.

Ombres vaines et familières,
Des femmes venaient, tour à tour,
M'apporter comme des geôlières
Ma part d'ivresses et d'amour.

Leur fièvre ajoutait à mes fièvres;
Leur bouche, au lieu de l'apaiser,
Laissait plus ardente à mes lèvres
L'éternelle soif du baiser.

Elles-mêmes, ailleurs captives,
Compagnes aux brusques départs,
Elles venaient, toujours hâtives,
Bousculant mes rêves épars.

Je perdais ma vie aux écoutes,
Sitôt que s'éloignait leur pas,
Ce même pas pressé de toutes
Qui bientôt ne revenait pas.

Et je demeurais, sans pensée,
Las de vivre et comme endormi,
Et ma jeunesse s'est passée
Sans amour qui fût un ami...

Soirs lourds d'attente monotone
Où je m'enivrais de souffrir,
Vous m'aviez fait un cœur d'automne
Qui se résignait à mourir!

Accablé de silence et d'ombre,
Je devenais triste et mauvais,
Et mon âme devenait sombre
Comme la chambre où je vivais...

*
* *

Loin des bruits vains quittés la veille,
Sans rien dire, j'arriverai
Là-bas, à l'heure où tout s'éveille
Dans le tiède matin doré.

Je n'aurai prévenu personne.
J'irai chez moi, tout simplement,
Passant matinal qui frissonne
D'allégresse et d'étonnement.

Sur leur porte ou de leur fenêtre,
Des gens, tout le long du chemin,
Souriant de me reconnaître,
Me feront signe de la main.

Tout fier des bonjours qu'on m'envoie
Et gai de tous ces yeux contents,
J'irai sans hâte, avec la joie
De revenir pour très longtemps.

Je rencontrerai sur ma route
De ces vieux amis d'autrefois,
Que j'avais oubliés sans doute,
Mais que j'aime quand je les vois.

Nous nous sourirons sans envie :
Des noms, à peine prononcés,
En moi, soudain, rendront la vie
A des visages effacés.

Gaîment, sans paroles profondes,
Nous causerons, à pas plus lents,
Eux, de leurs fils aux boucles blondes,
Moi, de mon père aux cheveux blancs.

Et, l'âme tout à coup rieuse,
Je me sentirai rajeunir
A la douceur impérieuse
Du retour et du souvenir.

Bientôt je ne saurai plus même
Que j'ai pu vivre, sans bonheur,
Si longtemps, loin de ce que j'aime...
Je serai comme un promeneur :

Je ne me souviendrai qu'à peine
Du passé d'hier, si lointain !...
J'aurai l'illusion soudaine
D'être sorti de grand matin.

Retour

C'EST en vain que mes yeux avaient cru t'oublier :
Comme je te retrouve, horizon familier !
Comme vous accourez, le long du train qui passe,
Arbres, vergers, maisons, fermes à porte basse,
Et comme je vois tout d'un rapide regard !
Je reconnais le puits, la grange, le hangar.
De brusques souvenirs m'émeuvent, au passage,
A voir se dérouler tout ce clair paysage
De vignes et de prés aux pentes des coteaux.
Je me redis les noms de tous ces vieux châteaux
Dont les murs ont des fleurs dans leurs pierres disjointes
Par moments, des clochers, au loin, dressent leurs point
Et je me nomme aussi leurs villages cachés.
Puis, tout près, un champ passe avec des bœufs couchés,

Puis un autre, où des gens sont courbés vers la terre.
Des saules argentés, qu'un ruisseau désaltère,
Suivent son eau tranquille et frissonnent au vent...
Comme tout m'apparaît immuable et vivant!
Je m'étonne de voir, çà et là, dans les branches,
La couleur de maisons trop rouges et trop blanches,
Dont l'aspect imprévu meurtrit presque mes yeux.
Mais le reste est pareil : la nuance des cieux,
Cet azur éclatant et brumeux tout ensemble,
L'eau du fleuve, là-bas, qui miroite et qui tremble
Et dont la fuite tourne au pied des monts, bleuis
Par ce matin d'automne où je rentre au pays.

Intérieur

Nous sommes là, parmi les meubles d'autrefois.
La même vieille horloge en son cadre de bois,
Qui depuis si longtemps nous a compté les heures
Et qui nous a suivis dans toutes nos demeures,
Vient mêler son tic tac aux mots que nous disons.
Les mêmes vieux chenets, qu'ont noircis les tisons,
Portent, comme jadis, par ce temps froid d'automne,
Sur un lit de sarments la bûche qui chantonne.
Voici le garde-feu de cuivre étincelant;
Le buffet lustré luit dans l'ombre, recélant
Tout son frêle trésor de reliques amies :
La porcelaine fine aux lueurs endormies,
Les théières d'argent, les verres de cristal,
Qu'émeut parfois le bruit d'un roulement brutal.

La lampe d'autrefois, fidèle, nous éclaire
De sa même clarté discrète et circulaire
Qui n'effleure qu'à peine, obscurément, nos yeux...
Et nous nous sourions, parfois, silencieux,
Contents de retrouver notre âme libre et franche
Alentour de la table et de la nappe blanche,
Et de sentir en nous revivre, en même temps,
Les mêmes souvenirs, vieux de plus de vingt ans.

Réveil

J'ouvre les yeux. La chambre est tout ensoleillée :
Une rumeur emplit la maison réveillée.
J'entends des pas, des voix. Je me soulève un peu.
Un arbre, devant moi, tremble sur le ciel bleu,
Et des ombres d'oiseaux glissent sur la fenêtre.
J'écoute, au loin : j'essaie, aux bruits, de reconnaître
Si ce beau jour d'automne est proche de midi...
Un moment, je retombe au bien-être engourdi
Où le sommeil encor prolonge un vague rêve ;
Je ferme doucement les yeux pour qu'il s'achève,
Et l'arbre que j'ai vu devient tout un jardin...
Je sens qu'il est très tard et m'éveille soudain
Avec l'illusion d'une jeunesse neuve.
La cloche d'un bateau qui tinte sur le fleuve

Tinte aussi dans mon cœur, légère, et je revois
Les bateaux merveilleux qui passaient autrefois.
Je retrouve mon âme enfantine et rieuse...
Celle que j'ai n'est plus vive ni curieuse :
Elle s'éveille au soir, inerte tout le jour;
Elle traîne en silence un vague ennui d'amour;
Elle ne connaît plus les claires matinées
Où l'on rentre, les bras lourds de fleurs butinées:
Elle est découragée et vieillie; et pourtant,
Quand elle se souvient, je sens bien qu'elle attend.

La vieille Maison

Au sommet du coteau, juste sur l'horizon,
Nous avons une vieille et petite maison,
Avec un champ mal clos de vignes ruinées...
On n'y va plus jamais; depuis bien des années,
L'herbe haute a poussé sur les arbres détruits;
Mais je me ressouviens toujours, au temps des fruits,
Comme chaque dimanche emplissait nos corbeilles
Quand nous courions gaîment, suivis par les abeilles,
Peureux, mais fiers d'atteindre une branche qui pend,
Et, tout le long du jour, secouant ou grimpant.
Nous revenions, le soir, barbouillés de cerises,
Par le chemin bordé de palissades grises,
Tout roses de grand air et de soleil couchant.
Nous allions, nous tenant par la main, trébuchant

Aux cailloux, inclinant nos têtes fatiguées...
Plus tard, c'était l'automne et les vendanges gaies,
Les paniers de raisins qui rentraient jusqu'au soir...
Plus tard encor, c'étaient les hommes du pressoir,
Qui chantaient, les bras nus, les mains toutes rougies,
Dans l'ombre, à la lueur tremblante des bougies,
Rythmant le rude effort qui faisait par à-coups
Ruisseler dans la seille et mousser le vin doux...
Chère vieille maison, que ton âge décore,
Petite chose à nous, qui rassembles encore
Tous mes bonheurs d'enfance en mon cœur attendri,
Que de fois, au printemps, mes regrets t'ont souri!
Et quand, toujours plus las, je reviens chaque année,
Que je te vois là-haut fidèle, abandonnée,
Près du grand peuplier qui se penche sur toi,
Je sens mieux brusquement comme tu tiens à moi,
Comme nous nous aimons, comme un peu de ma vie,
Pour toujours, même au loin, te demeure asservie,
Je comprends que le monde est vide et mensonger,
Et que partout ailleurs je reste un étranger
Qui cherche en vain l'appui d'une sûre tendresse,
Loin du coteau paisible où ta forme se dresse,
Loin du pays natal où, quand le jour décroît,
Le soleil, lentement, se couche sur son toit.

Soir d'Automne

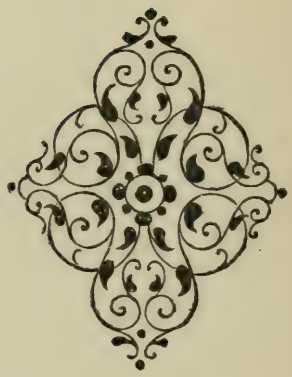
Tout seul, depuis une heure, à ma fenêtre ouverte,
Je regarde le jour s'éteindre dans l'eau verte
Du fleuve, — de mon fleuve à moi, calme et puissant,
Beau de tout mon pays qu'il reflète en passant.
Le vent traîne un bruit doux de feuilles remuées.
Le soleil rouge meurt, tout près, sur les nuées
Qui montent des coteaux, comme pour l'accueillir
Mollement, chaque soir, quand il va défaillir.
Je regarde le ciel, les coteaux, la campagne
Qui fleurit les deux bords du fleuve et l'accompagne
De village en village, au loin vers l'horizon.
Le jour baisse... Il fait noir déjà dans la maison,
Et la lampe s'allume aux fenêtres voisines.
Le long du quai, des gens reviennent des usines,

Muets, hâtant leurs pas qui sonnent lourdement,
Et toute la fatigue et tout l'isolement
Des rêves, des bonheurs, des tendresses passées,
Malgré moi, de mon cœur, montent à mes pensées.

Le Refuge

D'où vient que, cette fois, ma villé, ma maison,
Les yeux des gens, l'aspect des choses, l'horizon,
Tout prend, pour m'accueillir, un air de bienvenue?
Je retrouve, auprès d'eux, l'âme qu'ils ont connue,
Tous ceux qu'à chaque pas je rencontre en chemin;
Je redeviens petit quand je leur tends la main.
Des projets oubliés sortent de ma mémoire :
Un mot me rend la force et le bonheur d'y croire;
Et des rêves, si purs que je les croyais morts,
Font tressaillir en moi comme un vague remords,
Quand je vois, tour à tour, au coin des vieilles rues,
Des images de moi, brusquement apparues
Avec mes souvenirs d'enfant et d'écolier.
Je me sens tout à coup bavard et familier,

Comme en rentrant, jadis, le soir, après l'étude,
A reconnaître, assis, dans la même attitude,
Les mêmes gens, auprès des rideaux soulevés.
Alerte, un ruisseau chante aux pointes des pavés :
Le bruit de sa chanson m'est resté dans l'oreille.
Nulle part les ruisseaux n'ont de gaîté pareille,
Et je vais, plus léger pour avoir entendu
Le doux murmure clair au charme inattendu
Qui m'accompagne au long des ruelles en pente.
Le suprême parfum d'une rose grimpante
Finit de s'exhaler près d'un jasmin flétri,
Au bord d'une fenêtre où siffle un canari :
C'est ainsi qu'autrefois je rêvais ma fenêtre.
Tout le passé lointain me gagne, me pénètre
Et, comme aux soirs fiévreux de mes premiers départs,
Souriant et paisible, accourt de toutes parts;
Je sens que mon passé d'hier est une offense
A tout ce qui survit en moi de mon enfance,
Et je me sens repris par toute la douceur
De retrouver en moi, fidèle, mon vrai cœur.



TABLE

TABLE

LE SONGE DE L'AMOUR

A Georges de Porto-Riche. 3

Paysage. 5
Fleurs 8
Quiétude. 10
Plus tard. 12
La Neige au loin 14
Réveil 16
Auprès de toi. 18
Retour le Soir. 20
Tout bas 22
Après. 24
Fin de Jour. 26
Portrait. 28

Rêves 31
Douceur d'aimer. 33
Confiance. 35
Mains nues 37
Crépuscule 39
Profil perdu. 42
Une Larme. 45
Silences. 48
Une Fleur. 50
Au loin. 52
En tisonnant 54
Confidence 56
Dans l'Ombre. 58
Mois d'Été... 60
Lointaine 61
Au Pays 63
Fin d'Été. 66
Scrupule 68
Le Soir. 70
Apparences 72
Sympathie. 74
Pressentiments. 76
Attente. 78
Sur le Seuil. 80
Paroles. 83
Présence 85
Désirs secrets. 87
Sans Rupture 88
Avant l'Adieu. 90
De Jour en Jour. 93
Renoncement 95
Dernier Aveu 97

Sans Reproches 99
Malgré vous. 101
Rêve. 104
La Vie perdue. 108
Soirs anciens 110
Songeuses. 112
Petite Rue 114
Paysage intime 117
Apaisement. 120
Solitude 122
Souvenirs. 124
Vieil Air. 126
Oubli. 128
Peut-être. 130
Visite. 133
Reprise. 135
Sur ton Épaule 137
Peine attardée. 139
Bonheur fragile 141
Approche. 143
Choses éparses. 145
Départ 147
Gratitude. 149
L'Offrande 151

LE CHEMIN DE L'OUBLI

A Louis Ganderax 157

Réclusion. 159
Matin. 163
Bonheur tendre 164

Possession. 166
Chambre d'Auberge. 168
Sourires. 170
Le Fardeau 172
Le Désir veille. 173
Certitude 174
Ennui 176
Regards au loin. 177
Refrain. 179
Soir tombant 181
Visites. 184
Dernier Départ 185
Reliques 186
Il était une fois. 188
Passé lointain. 190
La Payse. 192
La Chanson de l'Amour. 194
Tristesse 196
Malentendu. 197
Sommeil 199
Premiers Baisers. 200
Déclin 202
Désir muet 204
Prudence. 206
Trop tard. 209
Été. 211
Délivrance 213
Aveu. 215
Recommencements. 217
Nocturne. 219
Fin d'Amour. 221
Complainte. 224

Espoir secret 226
Baisers. 229
Rancune 231
Le Nom 234
Larmes. 235
Tendresse. 237
Clairvoyance. 238
Rajeunissement. 240
Expérience 242
Orgueil triste. 244
Jour perdu 246
Éveil. 249
Petite Amie. 255
Là-bas. 260
Retour. 266
Intérieur 268
Réveil 270
La vieille Maison. 272
Soir d'Automne 274
Le Refuge 276

Achevé d'imprimer

le cinq mars mil neuf cent neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

6, RUE DES BERGERS, 6

A PARIS

2. — 4862.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Lib
University
Date

18 JUIN 1998

22 JUIL. 1998

CE

CE PQ 2635
.I92P6 1909
COO RIVCIRE, AND POEMES D'A
ACC# 1240283

a39003 004081021b

L ROW MODULE SHELF BOX POS C
3 02 08 09 05 16 0